MÉLANGES

DE

MÉDECINE

Première Partie.

MÉMOIRES
ET
OBSERVATIONS
DE MÉDECINE.

PREMIERE PARTIE.

CONTENANT deux Mémoires ſur les fiévres aiguës.

Charles

Par Mr. LE ROY, l'un des Profeſſeurs du Ludovicée de Médecine.



A MONTPELLIER,

De l'Imprimerie D'AUGUSTIN-FRANÇOIS ROCHARD, ſeul Imprimeur du Roi.

M. DCC. LXVI.



PRÉFACE.

NOS Bibliothéques ſont pleines de Traités complets de Médecine pratique, & nous n'avons en comparaiſon qu'un petit nombre de Mémoires qui concernent cet objet : car nous ne regardons pas ſur ce pied une infinité de Théſes & de Diſſertations purement compilées. Il n'eſt pas douteux que ces Traités qui embraſſent la Médecine pratique toute entière, ou en grande partie, n'aïent quelques avantages ; mais auſſi faut-il convenir que cette manière de travailler pour le public eſt ſujette à de grands inconvéniens. Quelque verſé que ſoit un Auteur dans la pratique, il eſt impoſſible qu'il ait des vûes, des obſervations particulières ſur toutes ſes parties. Ces Traités ne ſont donc qu'une compilation plus ou moins judicieuſe, dans laquelle ſont confondues 1°. Des aſſertions uniquement fondées ſur l'autorité des Auteurs copiés ou imités. 2°. Des obſervations confirmatives de celles qui avoient été faites auparavant. 3°. Enfin des obſervations particulières à l'Auteur. Il eſt certain que ce mélange confus d'aſſertions de valeurs ſi différentes, tourne entièrement

au préjudice de l'art. Les vûes & obſervations propres à l'Auteur, noïées pour ainſi dire dans ce qui n'eſt que compilé, ne font pas ſur l'eſprit du lecteur le même effet que ſi elles étoient iſolées ; tandis qu'au contraire des aſſertions purement compilées, qui, à remonter à leur origine, ſe trouvent ſouvent n'être fondées que ſur les idées ſyſtêmatiques d'un ſeul Auteur, à force d'être copiées & répétées, acquiérent tous les jours plus d'autorité. C'eſt ainſi que les progrès de la vérité ont été rallentis de tout tems. C'eſt ainſi que les erreurs ſe perpétuent, & même à la longue deviennent pour ainſi dire ſacrées.

De ſemblables idées m'ont ſouvent fait ſouhaiter pour l'avancement de la Médecine, que ſans exclure entièrement les Traités complets de pratique, on en fit beaucoup moins, & que les Praticiens ſe contentaſſent de donner des Mémoires qui euſſent pour objet, ſoit de déraciner les préjugés nombreux dans leſquels nous vivons, ſoit de faire part au Public de leurs obſervations particulières ſur l'uſage méthodique des remédes, & ſur la nature, les ſignes & le traitement de telle ou telle maladie. La Médecine peut être comparée ſous beaucoup de rapports à la Phyſique. Les progrès rapides qu'a faits celle-ci dans ces derniers tems, nous invitent manifeſtement à ſuivre cette route. Il eſt évident que

cette ſcience, & la Chymie qui en eſt la principale branche, doivent leur avancement, tant au nombre d'excellens Mémoires qu'a produit dans toute l'Europe l'établiſſement des Académies, qu'à ce qu'elles ont adopté une manière de raiſonner ſerrée, affranchie du joug de l'autorité, toujours ſoumiſe à l'expérience & à l'obſervation. La Médecine doit s'avancer par les mêmes moïens.

Ces réflexions & l'exemple de quelques-uns de nos meilleurs Auteurs, m'ont engagé à embraſſer ce genre de travail, qui d'ailleurs convient mieux à notre manière de vivre que les ouvrages de longue haleine. Le titre de celui-ci annonce une ſuite. Je la donnerai au Public à meſure que j'aurai recueilli & diſpoſé un certain nombre de mémoires ou d'obſervations que je pourrai préſumer être dignes de ſon attention. Heureux s'il pouvoit ne pas déſapprouver ce premier fruit de la vive émulation qu'excite en nous la nouvelle illuſtration de notre École, que Sa Majeſté a daigné décorer de ſon Nom, & animer au ſervice de la Patrie dont il eſt le Pere, par le don également précieux & flateur de ſon Image.





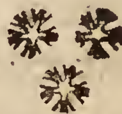
MÉMOIRES

SUR LES FIÉVRES AIGUËS.



ORSQUE je me ſuis appliqué ſérieuſement à la Pratique de la Médecine, j'avoue que les fiévres aiguës m'ont beaucoup plus embarraſſé que les autres maladies. Je ne ſçavois comment concilier les diſſentions des Auteurs, je ne dis pas ſur les cauſes, matière éternelle de ſpéculations hypothétiques & de diſputes, mais même ſur la diſtribution & la deſcription de ces fiévres. D'un autre côté l'extrême variété de leurs ſymptomes m'offroit une eſpèce de labyrinthe dans lequel il me ſembloit impoſſible de me frayer une route à l'aide ſeule de mes propres obſervations. J'ai demeuré pluſieurs années dans cette perplexité. Enfin à force d'obſerver, d'étudier, de réflechir ſur cet objet, je me ſuis crû en état de faire connoître avec évidence les cauſes qui ont retardé les progrès de l'art dans cette partie. Je me ſuis même flaté de pouvoir contribuer un peu à l'avancement de nos connoiſſances ſur cette matière, & en particulier de mettre les jeunes Médecins en état

d'apprécier les ouvrages qui en traitent, & de ſe former en peu de tems ſur des maladies ſi graves & ſi fréquentes des idées préciſes & conformes à l'obſervation. Tel eſt l'objet des recherches que je hazarde de publier. Il eſt aiſé de prévoir qu'elles ne ſeront pas goutées de tout le monde. On eſt mal reçu à propoſer à la plûpart des hommes de revenir à l'examen d'opinions qui ſemblent conſacrées par leur ancienneté. Mais j'eſpére que les bons eſprits me ſçauront gré de l'avoir fait, & que les Praticiens trouveront mes obſervations d'accord avec l'expérience. Je renfermerai dans deux Mémoires tout ce que j'ai à dire ſur ce ſujet. Le premier contiendra un eſſai de deſcription des fiévres aiguës. Dans le ſecond je rendrai compte des obſervations que j'ai faites ſur les différentes diviſions, deſcriptions & dénominations des mêmes fiévres qui ont été en uſage, ou qui le ſont encore aujourd'hui. Quoique la Rougeole, la Petite-vérole, la Pleuréſie & quelques autres maladies de cette eſpèce aïent un rapport immédiat avec les fiévres aiguës, néanmoins elles n'entrent pas dans le plan de ces Mémoires. L'évidence & la conſtance de leurs ſignes les a miſes, pour ainſi dire, de même que les fiévres intermittentes, à l'abri des équivoques, de la confuſion, des contradictions mêmes qui ſe ſont gliſſées dans la deſcription des fiévres continues aiguës, qu'on appelle ordinairement *eſſentielles*, & qui ſeules font le ſujet de ces recherches.



PREMIER MÉMOIRE

Contenant un essai de description des fiévres aiguës.

CE Mémoire sera partagé en trois Sections. Dans la premiere je donnerai la description des fiévres aiguës sporadiques telles qu'on les observe dans ce païs-ci. La seconde contiendra des observations sur les différences remarquables qui se trouvent entre les fiévres aiguës sporadiques de différens païs. Enfin dans la troisiéme je parlerai des fiévres aiguës épidémiques.

SECTION PREMIERE

Contenant la description des fiévres aiguës sporadiques telles qu'on les observe dans ce païs-ci.

JE comprens sous le nom de fiévres aiguës, toutes celles qui ont une marche vive, & qui se terminent dans les bornes des maladies aiguës. Je les divise en bénignes & malignes. J'appelle bénignes celles qui ne mettent point le malade en danger de perdre la vie. J'appelle malignes celles qui sont dangereuses, souvent mortelles. Je demande pour ce moment qu'on me passe cette division des fiévres aiguës. Je tâcherai d'en faire voir dans la suite la justesse & l'utilité. Je ferai voir en particulier que quoique cette division ne soit

pas adoptée dans les Livres, elle est du moins suivie par le général des Praticiens, sur-tout en France. On doit bien sentir que je ne comprens pas dans le nombre des fiévres aiguës, l'éphémére simple & prolongée, ni la fiévre de lait éphémére, ni la fiévre de rhume & de fluxion. J'ai inséré dans la Note (*a*), le peu de remarques que j'ai à faire sur ces

---

(*a*) Je remarque au sujet de la fiévre éphémére, que les personnes qui ayant des carnosités dans l'urétre, pissent mal; & celles qui ayant quelque suppuration intérieure, n'ont cependant pas de fiévre lente; que ces personnes, dis-je, sont sujettes à une espèce de fiévre éphémére périodique qui commence par un frisson, & revient après quinze, vingt, trente jours d'intervalle. Cette espèce d'éphémére ne doit point être confondue avec l'ordinaire. Elle indique une mauvaise disposition du sujet, & elle est pour l'ordinaire tôt ou tard suivie de maladies très fâcheuses, & qui enfin font périr le malade... On ne doit pas confondre ***notre fievre de rhume*** avec la fiévre ***catarrhale benigne*** des Allemands. J'appelle fievre de rhume, cette fiévre légere qui dure un, deux, trois jours au début d'un rhume, & qui se fait sentir principalement le soir & dans la nuit avec de fréquens éternuemens, quelquefois de légers frissons, l'enchiffrenement, pesanteur & mal de tête, sur tout le soir, & lassitudes spontanées. Cette fiévre est commune ici comme ailleurs; ce qu'on ne peut pas dire de la catarrhale bénigne, telle qu'elle est décrite dans Hoffman, & chez les meilleurs Auteurs du même Païs.... J'appelle fiévre de fluxion, celle qui accompagne les douleurs de fluxion qui se font sentir sur un côté des gencives, & s'étendent même quelquefois sur tout un côté de la tête. Cette fiévre est marquée par de légers frissons qui reviennent souvent dans la journée. Elle se termine le deuxiéme, le troisiéme jour, sur-tout si, par des boissons tiédes & les autres moïens, on a soin d'entretenir une transpiration abondante. On sçait qu'à la suite de cette fiévre & de ces douleurs de fluxion, il arrive souvent que la joue du même côté s'enfle, que même quelquefois il se fait un petit abscès à la gencive.... La fiévre éphémére de lait se prolonge quelquefois au-delà du terme ordinaire, jusqu'au douziéme, quatorziéme jour, & même au-delà, mais sans être accompagnée des accidens qui caractérisent la ***fievre de lait maligne*** dont nous parlerons dans la suite. Je l'appelle dans ce cas ***fiévre de lait aigue simple ou bénigne***. J'en dis un mot page 37.

ſortes de fiévres que leur marche exempte de toute apparence de danger, & leur prompte & heureuſe terminaiſon, excluent du nombre des fiévres aiguës.

f. cont-aig-bén observées ici.

Les principales eſpèces de fiévres continues aiguës bénignes qu'on obſerve dans ce païs-ci, ſe réduiſent aux ſuivantes, ſçavoir la fiévre continue bénigne proprement dite, la fiévre quotidienne intermittente dégénérée en continue, la fiévre tierce dégénérée en continue (a), & enfin la fiévre continue qui eſt accompagnée d'éréſipele à la face. Je vais donner une deſcription abrégée de ces quatre eſpèces de fiévres.

1. Continue bénig

Sympt.

J'appelle *continue bénigne* une eſpèce de fiévre aiguë ſporadique qu'on obſerve fréquemment dans ce païs-ci. Les ſymptomes principaux de cette fiévre ſont le mal de tête qu'on rapporte ordinairement au front, plus de chaleur à l'habitude du corps que dans l'état naturel, le pouls fréquent, la langue chargée, quelquefois des envies de vomir, ſur-tout au commencement. Aſſez ſouvent un délire léger lorſque le malade eſt, pour ainſi dire, dans un état moïen entre le ſommeil & la veille; délire qui finit ſitôt qu'on l'éveille. Si cette fiévre eſt compliquée de vers, ils occaſionnent quelquefois des nauſées, des défaillances, des anxiétés s'ils ſont dans l'eſtomac: un ſentiment de quelque choſe

Compliquée de v

---

ob

(a) J'appelle dans la ſuite cette eſpèce de fiévre *tierce automnale dégénérée*, parce qu'on ne voit pas ici, comme dans quelques autres païs, que les tierces intermittentes du printems, prennent le type de continues. Pour l'ordinaire on commence à voir de ces fiévres au mois d'Août, certaines années plutôt & au commencement, d'autres plus tard & vers la fin du même mois. Elles s'étendent enſuite juſques vers la fin d'Octobre, inclinant de plus en plus à prendre le type intermittent, & débutant plus rarement ſous celui de continues.

qui monte au gosier, le resserre & menace d'étouffer le malade, s'ils montent dans l'œsophage. Enfin des piqûres dans les entrailles, des douleurs de coliques, quelquefois même de fausses douleurs de pleurésie, lorsqu'ils piquent les intestins. D'ailleurs on n'observe dans cette fiévre, ni grand & subit abbattement de forces, ni vomissement opiniâtre, ni délire furieux &c. En un mot, aucun de ces symptomes qui caractérisent les fiévres dangereuses & meurtrières, & dont nous aurons occasion de parler dans la suite. Dans la fiévre dont il est ici question, le pouls est ordinairement égal, souple, dévelopé. Lorsqu'elle est compliquée de vers, qui rampant dans l'estomac ou le piquant, produisent les accidens que nous venons de décrire, pour lors le pouls est souvent dérangé : il devient inégal, foible. Mais dans ce cas cette affection du pouls est passagere : Elle n'est pas constante comme dans les fiévres malignes dans lesquelles on l'observe.

La marche de cette fiévre n'est pas toujours la même. Quelquefois elle n'a point de redoublemens sensibles. Le plus souvent elle en a, soit en quotidienne, soit en tierce. Elle débute quelquefois par un frisson, mais ensuite l'entrée des redoublemens n'est annoncée que par un refroidissement des extrémités, quelques bâillemens; quelquefois par une quinte de toux, enfin d'autres fois par une grande soif. Les redoublemens ne se font guére remarquer que par l'augmentation de la fréquence, de la force & de l'élevation du pouls, de la chaleur, de l'inquiétude, du mal de tête, de la soif, sans faire naître des symptomes plus graves tels que ceux qu'amenent souvent les redoublemens des fiévre malignes. Lorsque la fiévre conti-

nue bénigne tend à ſa fin (elle s'étend rarement au-delà du quatorziéme jour; ſouvent elle ſe termine plutôt,) la langue ſe dépouille ſucceſſivement de la croûte blanche qui l'enduit d'ordinaire dans cette eſpèce de fiévre. Elle s'humecte d'avantage ainſi que tout l'intérieur de la bouche. Les urines deviennent naturelles, (elles ſont ſouvent cruës pendant le cours de cette fiévre) quelquefois auſſi elles dépoſent un ſédiment épais, d'un blanc rougeâtre. Le ventre s'ouvre naturellement, ou du moins les purgatifs ſi l'on en donne vers la fin de cette fiévre, produiſent des ſelles plus copieuſes, plus épaiſſes & qui ſoulagent infiniment d'avantage que les mêmes remédes donnés vers le milieu de la maladie. Il m'a paru en général que les deux évacuations dont je viens de parler terminoient bien plus ſouvent cette fiévre que les ſueurs. Au reſte cette terminaiſon eſt ordinairement fort tranquille. On ne voit point ici de ces troubles, de ces ſymptomes inquiétans qui accompagnent les criſes proprement dites. Cette eſpéce de fiévre eſt le triomphe des Médecins, qui ſoit par charlatanerie, ſoit à raiſon du peu de lumieres qu'ils ont ſur les différences des maladies, ſe flatent preſque toujours d'avoir ſauvé de la mort les malades qui confiés à leurs ſoins ſe ſont tirés d'affaires.

évacuations critiques - urines

év. alvines, vers la fin.

J'appelle *fiévres intermittentes dégénérées* les fiévres aiguës qui, quoique continues, ne ſont dans le fonds que des fiévres intermittentes maſquées & qui ſe terminent ſouvent en de telles fiévres. La fiévre quotidienne & la fiévre tierce m'ont paru produire ici de ſemblables fiévres. Les accès de la fiévre quotidienne s'étendent quelquefois au point de ſe toucher, & pour lors ils produiſent une

2°. f. int. dégénérées

eſpèce de fiévre continue particuliére. Cette fiévre eſt rare; elle ſuit le caractére de la fiévre quotidienne intermittente. La fiévre ni les ſymptomes n'ont rien de vif ni de fâcheux, mais elle eſt opiniâtre. Elle s'étend ſouvent au quarantiéme, au cinquantiéme jour. Pour la marche elle a du rapport avec les fiévres lentes qui ont des redoublemens quotidiens précédés de *friſſon*. Elle a auſſi quelque rapport avec la fiévre quotidienne ſcorbutique, dont nous aurons occaſion de parler ailleurs. Mais un examen attentif de tous les ſymptomes, fera aiſément diſtinguer la fiévre quotidienne dégénérée, des deux eſpèces de fiévres dont nous venons de parler.

La fiévre tierce *autumnale* dégénére auſſi, mais bien plus ſouvent, en une fiévre continue dont la marche eſt vive & très-différente de celle de la quotidienne dégénérée. Cette ſeconde eſpèce de fiévre intermittente dégénérée s'obſerve plus fréquemment les années où les fiévres intermittentes ſont plus communes qu'à l'ordinaire. Ses redoublemens varient pour le type. Pour l'ordinaire ils marchent en tierce ou double tierce; quelquefois en hémitritée (*a*), & chaque redoublement eſt précédé de friſſon; ce qui, dans l'uſage, m'a paru, comme à nos meilleurs Auteurs, être le ſigne principal qui caractériſe ces ſortes de fiévres, & le

---

(*a*) Comme tous les Auteurs ne ſont pas d'accord ſur le type de l'hémitritée, je crois qu'il eſt bon de déclarer que je donne ce nom aux fiévres qui ont des redoublemens marqués en double tierce, tels, qu'un jour il n'y a qu'un redoublement, & l'autre jour il y en a deux. Chaque redoublement marqué par un *friſſon* avec tremblement.

le ſeul ſur lequel on puiſſe bien compter.

Les redoublemens très-forts préſentent ces ſortes de fiévres ſous l'aſpect de fiévres graves & dangereuſes. Elles ne le ſont cependant pas pour l'ordinaire. Depuis quelques années j'en ai obſervé un bon nombre avec attention, & je n'ai point vu que les malades en mouruſſent. Leur terminaiſon ordinaire eſt telle, qu'après huit, dix, douze jours, elles ceſſent au moyen des remédes généraux d'être continues, & ſe changent en intermittentes tierces qui enſuite dégénérent quelquefois en quartes, & qui réſiſtent plus ou moins, ſuivant les remédes plus ou moins convenables qu'on emploïe pour les combattre.

Les fiévres tierces autumnales, tant intermittentes que dégénérées en continues, ſont ici ordinairement bénignes, comme nous venons de le dire. Il arrive néanmoins certaines années, comme nous l'avons éprouvé l'Automne derniere, que la conſtitution de l'air qui produit ces ſortes de fiévres, étant pour ainſi dire renforcée, elles deviennent beaucoup plus fâcheuſes ; les accès de celles qui reſtent intermittentes, & les redoublemens de celles qui ſont dégénérées en continues, étant accompagnés, ſoit d'aſſoupiſſement, ſoit d'anxiété, de cardialgie, de cholera morbus, ou d'autres ſymptomes qui font craindre avec raiſon pour la vie des malades. Mais malgré cela on peut dire que même dans une telle conſtitution ces fiévres ſont en général plus effraïantes que meurtriéres. Le quinquina adminiſtré à temps, méthodiquement & à haute doſe, y réuſſit également, ſoit qu'elles ſoient véritablement intermittentes, ſoit qu'elles ſoient dégénérées en continues : pourvû néanmoins que prenant le caractére de véritables

fiévres malignes, elles ne perdent pas le ſigne principal des intermittentes dégénérées en continues, dont nous avons parlé tout à l'heure. L'obſervation exacte de ces ſortes de fiévres & leur traitement méthodique, doivent ſans doute être mis au rang des travaux utiles de la Médecine moderne (*a*). Obſervons encore au ſujet des fiévres tierces autumnales, tant intermittentes que dégénérées en continues, que les années qu'elles ſont ici plus fâcheuſes que de coutume, elles y ſont auſſi épidémiques d'une maniere plus ou moins marquée : car c'eſt une choſe d'obſervation, que les influences générales, qui font changer le caractére des maladies ſporadiques & les rendent plus fâcheuſes que de coutume, les rendent en même-tems beaucoup plus communes, du moins c'eſt l'ordinaire.

Ce ſeroit bien peu connoître la nature de la maladie qu'on appellé communément l'éréſipele de la face, que d'y conſidérer l'éréſipele comme l'affection primitive & la fiévre comme acceſſoire ou ſymptomatique. C'eſt préciſément le contraire. Cette maladie n'eſt autre choſe qu'une fiévre éruptive, dont la criſe plus ou moins parfaite ſe fait par le dépôt de l'humeur qui l'excite ſur les tégumens de la face, de la tête & du col. Et cette conſidération me fait penſer que cette éréſipele doit occuper un article dans la deſcription des fiévres aiguës ſporadiques de cette Province, & de beaucoup d'autres où elle s'obſerve également, d'autant plus que des étrangers de la plus grande réputation n'en diſent rien dans leurs écrits, & qu'on trouve même dans Hoffman un chapitre ſur la fiévre

(*a*) Voyés à ce ſujet principalement Torti Therapeut ſpec. febr. Werloof. obſ. de febr. & le Traité de reconditâ febr. tum remitt. tum inter. naturâ.

…ſipele, est une …tion sympt.

éréſipélateuſe très-capable d'induire en erreur ſur la maladie dont il eſt ici queſtion les jeunes Médecins qui le prendroient pour guide. J'obſerve donc en peu de mots que *l'éréſipele de la face* a coutume de débuter par un friſſon, après lequel il s'allume une fiévre vive. Que dans le commencement le malade eſt tourmenté pour l'ordinaire de maux de cœur, d'envie de vomir; qu'il vomit même quelquefois des matieres bilieuſes, & que dans ce point de la maladie les émétiques ſont ordinairement fort utiles. Que le deuxiéme jour ou à la fin du premier, quelquefois même dès le début, il ſe déclare une rougeur avec enflure luiſante dans quelque partie du nez, d'où ſemble partir l'enflure éréſipélateuſe pour s'étendre ſur la face, une partie du col, les oreilles, ſouvent même ſur le cuir chevelu : que cette tumeur acheve de s'étendre & parvient à ſon plus haut degré dans l'eſpace de trois, quatre jours; que cette tumeur étant formée, pour l'ordinaire la fiévre & les accidens diminuent beaucoup & même ceſſent quelquefois entiérement; qu'enſuite cette tumeur ſe diſſipe peu à peu, & qu'à la fin l'épiderme de la partie affectée tombe en écailles; que cette maladie eſt bénigne; que les perſonnes qui l'ont eue une fois ſont ſujettes à y retomber dans les ſuites; qu'on doit bien diſtinguer la maladie dont il s'agit ici de certaines éréſipeles aux jambes compliquées de fiévre aiguë qu'on obſerve ſur-tout chez les perſonnes avancées en âge & cacochymes; éréſipeles qui ſont ſouvent des eſcharres gangreneuſes, & produiſent de fâcheuſes ſuppurations. éréſ. aux jambes.

Les ſymptomes qui, familiers aux fiévres malignes, ſervent à les diſtinguer des fiévres aiguës bénignes, ſont principalement ceux-ci; ſçavoir,

l'abbattement extraordinaire des forces, la foibleſſe & l'inégalité du pouls (*a*), les nauſées, le vomiſſement opiniâtre, le flux de ventre ſéreux, bilieux très-liquide, les ſoubreſauts des tendons, & toute ſorte de mouvemens convulſifs; le délire phrenétique, l'aſſoupiſſement léthargique, appoplectique; certaines affections paralytiques qui ſurviennent dans le cours & à la fin de ces fiévres; ſçavoir, la ſurdité, la goutte ſereine, la paralyſie de la langue, l'hémiplégie, quelquefois, comme je l'ai obſervé, la paralyſie du bras d'un côté &

(*a*) Nombre d'Auteurs ont dit, à la ſuite les uns des autres, que dans la fiévre maligne le pouls eſt naturel ou du moins très-ſouvent naturel, & en cela je crois qu'ils ſe ſont trompés. J'ai conſulté exprès un grand nombre de deſcriptions de fiévres malignes épidémiques; j'ai obſervé avec attention celles que la Pratique m'a préſenté, & je me ſuis convaincu que le pouls naturel, & même plus rare que le naturel, s'obſerve effectivement quelquefois dans ces ſortes de fiévres: mais le pouls foible, inégal & fréquent s'obſerve, ſans contredit, beaucoup plus généralement; de ſorte que ſur ce ſeul ſymptome il m'eſt ſouvent arrivé de ſuſpecter & de reconnoître des fiévres malignes dans le tems qu'aucun autre ſymptome ne paroiſſoit encore rien annoncer de formidable. Qu'on me permette de remarquer ici en faveur des jeunes Praticiens, que l'élevation ou la petiteſſe du pouls ne décide pas toujours de ſa force ou de ſa foibleſſe. Il peut être, comme on ſçait, foible quoiqu'élevé, & fort quoique petit. La manière la plus sûre, ſelon moi, de diſtinguer la force ou la foibleſſe du pouls, c'eſt d'appuier à divers dégrés de force les extrémités des doigts ſur l'artere. Lorſque le pouls eſt réellement foible, en preſſant l'artere on éteint facilement ſes pulſations. Au contraire lorſqu'il eſt fort, en appuiant on ſent que la force des pulſations augmente. J'ai crû quelque-tems avoir été le premier à faire cette obſervation, j'ai vû depuis que je m'étois trompé. Nombre d'habiles Médecins l'avoient faite avant moi, mais elle ne paroît pas auſſi généralement connue qu'elle devroit l'être, & c'eſt ce qui m'a engagé à en parler ici.

de la jambe du côté opposé; le bas ventre soulevé, tendu, plein de vents, & résonant comme un tambour; les symptomes qui annoncent le dépôt de la matiere fébrile sur les principaux visceres de la poitrine ou du bas ventre: le gonflement du visage; certaines anxiétés, certaines défaillances (a); l'éruption de taches pourprées, de parotides, de bubons, de charbons, de certaines vessies pleines de sérosité, grosses comme une noisette, une aveline, une noix: enfin l'éruption de petites vessies miliaires pleines d'une sérosité claire, appellées par nos Auteurs *sudamina*, parce qu'elles ressemblent à des gouttes de sueur.

Nos expressions l'ont assez fait sentir; il est presque superflu de faire remarquer qu'on n'observe pas tous ces symptomes chez tous les malades, mais que tels ou tels de ces symptomes se dévelopent chez certains malades, d'autres symptomes chez d'autres, & servent par-là à caractériser le genre de fiévre dont ils sont atteints. Il seroit également superflu de faire observer d'une maniere diffuse, que nous croïons impossible de définir avec une précision de logique les fiévres malignes par leurs symptômes; que de semblables définitions peuvent plutôt se donner & se soutenir dans des livres & dans l'école, que dans l'usage auprès des malades; qu'on doit avouer de bonne

(a) Je dis certaines anxiétés, certaines défaillances pour excepter celles qui sont occasionnées par une irritation de l'estomac, sur-tout de son orifice supérieur, dépendante soit d'un amas de bile âcre, soit des mouvemens ou de la piqûre de quelques vers. Nous avons dit plus haut pages 5 & 6, que les anxiétés, les défaillances qui dépendent de pareilles causes, s'observent quelquefois dans des fiévres qui d'ailleurs ne sont point dangereuses.

ſoi qu'on ne peut faire bien connoître ces maladies que par de bonnes deſcriptions ; qu'on n'en peut donner de ſigne pathognomonique comme de la pleuréſie ; que dans le nombre de ces fiévres il y en a quelques-unes dont le caractére eſt ſi marqué par les ſymptomes qui ſe déclarent dès le début, qu'il eſt preſque impoſſible de s'y méprendre, à moins d'être tout-à-fait étranger dans la pratique ; mais que ſouvent elles ſont un peu équivoques dans leur commencement, mais pourtant infiniment moins pour le Médecin inſtruit exercé attentif que pour le nouveau Praticien ou le routinier (*a*).

(*a*) Je dois faire remarquer ici que les objets de notre Art ne ſont pas toujours diſtingués avec autant de préciſion dans la nature que dans les livres. Il arrive ici comme dans beaucoup d'ordres de choſes naturelles ; les extrémités ſont très-diſtinctes, les milieux ſe touchent & ſe confondent. Ainſi quoique pour l'ordinaire les fiévres aiguës malignes ſoient très-évidemment ſéparées par leurs ſignes des fiévres aiguës bénignes, cela n'empèche pas que ſur le grand nombre il ne ſe préſente des fiévres aiguës équivoques, pour ainſi dire, dans leur commencement, & capables d'embarraſſer le Médecin le plus habile qui ſeroit preſſé de répondre ſur leur caractère. Mais, dira-t-on, il faut donc abandonner ces diſtinctions, puiſqu'elles ne ſont pas parfaitement d'accord avec la nature. Point du tout. Quoique les diſtinctions de l'Art ne puiſſent atteindre les variétés infinies de la nature, il n'en eſt pas moins néceſſaire de les emploïer, donnant toujours la préférence à celles qui ont le moins d'inconvéniens ; à celles ſur-tout qui ſont tirées des ſymptomes ſenſibles & non des cauſes inconnuës, puiſque ſans cela tout enſeignement, tout commerce d'idées & d'obſervations devient impoſſible. Mais il faut en même tems ſçavoir évaluer quel point de préciſion on eſt en droit d'exiger de ces diſtinctions dans un Art tel que le notre, & en bannir ſur-tout ce rigoriſme logical, qui enfantant des diſputes continuelles ſur les mots, fait perdre à ces minuties un tems dû à des études plus importantes, & pour ainſi dire plus ſubſtantielles.

Ce que je viens de dire en dernier lieu m'avertit d'inſiſter ici ſur une remarque qui me paroît bien eſſentielle. C'eſt que dans le nombre des ſymptomes dont nous venons de faire l'énumération, il y en a beaucoup qui pour l'ordinaire ne ſe déclarent que lorſque la maladie eſt déjà fort avancée & reconnoiſſable pour les moins habiles, tandis qu'il y en a d'autres au contraire qui ſe dévelopant au commencement, doivent être étudiés avec d'autant plus de ſoin, que leur juſte évaluation peut, ſi je ne me trompe, ſouvent décider de la réputation du Médecin, & qui plus eſt, de la vie du malade *(a)*.

L'abbattement extraordinaire des forces, la foibleſſe & l'inégalité du pouls, les nauſées, le vomiſſement opiniâtre, le cours de ventre ſéreux bilieux très-liquide, ſont les ſymptomes qui nous ont paru dans l'uſage, ſervir le plus ſouvent à faire ſuſpecter & reconnoître les fiévres malignes dès leur commencement & avant le dévelopement des autres ſymptomes qui rendent leur danger manifeſte pour tout le monde. On peut y joindre encore le gonflement du viſage *(b)*, la ſurdité &

(a) On ſent bien que nous parlons ici des fiévres aiguës malignes ſporadiques, car pour ce qui concerne les épidémiques, le grand nombre de malades familiariſe bientôt les Médecins avec leurs ſymptomes, de manière à les leur faire aiſément reconnoître dès le début.

(b) Le gonflement du viſage & la ſurdité ſont deux ſymptomes des plus familiers aux fiévres malignes. On ſçait au ſujet de la ſurdité qu'elle eſt de mauvais préſage lorſqu'elle ſe déclare au commencement, & qu'elle eſt ſouvent de bon augure lorſqu'elle ſurvient dans le fort ou vers la fin de ces ſortes de fiévres. De même le gonflement du viſage paroît quelquefois au commencement de ces fiévres, & pour lors il eſt toujours ſymptomatique, & au contraire lorſqu'il ſurvient à la fin il m'a parû quelquefois de bon augure & critique.

l'aſſoupiſſement. Ne pouvant entrer ici, au ſujet de ces ſymptomes, dans aucun détail qui ait une application également juſte aux différentes eſpèces de fiévres que nous allons décrire, nous nous contenterons pour le préſent de cette remarque générale. A meſure que nous parlerons de ces différentes eſpèces de fiévres, nous n'oublierons pas de faire mention de ceux de ces ſymptomes qui ſervent principalement à les faire reconnoître dans leurs commencemens.

Fiév. malig. 4. eſpèces.

Les principales eſpèces de fiévres malignes ſporadiques que nous obſervons ici ſont au nombre de quatre, ſçavoir, la fiévre maligne avec redoublemens ſoporeux, je l'appellerois volontiers la fiévre maligne des vieillards: la fiévre maligne proprement dite, & celle-ci, s'obſerve principalement chez les jeunes-gens : la fiévre maligne charboneuſe & la fiévre de lait maligne. Je décrirai ſuccinctement ces quatre eſpèces de fiévres, joignant à la deſcription de la fiévre maligne des vieillards, celle de la fiévre compliquée d'hémiplégie qui y a beaucoup de rapport.

f. m. des vieillards.

La fiévre maligne avec redoublemens ſoporeux, autrement la fiévre maligne des vieillards, eſt ſans contredit de toutes les ſporadiques qu'on obſerve ici, la plus dangereuſe & la plus meurtrière. Tout Médecin qui aura à traiter une pareille fiévre bien caractériſée, doit craindre beaucoup de voir périr ſon malade. Les malades meurent quelquefois le huit ou le neuf, plus ſouvent le onze ou le treize; je n'en ai point vû chez leſquels finiſſant par la mort elle ſe ſoit étendue plus loin. Cette fiévre a conſtamment des redoublemens très-marqués, quelquefois en tierce, quelquefois en double tierce, quelquefois

quefois auſſi en quotidienne du moins apparente (*a*). Le redoublement eſt annoncé par un refroidiſſement des extrémités, ſur-tout du nez & des pieds. Ce refroidiſſement eſt plus ou moins long. Quand on l'obſerve on peut être aſſuré que le redoublement ne manquera pas d'arriver. Quelquefois ce froid eſt ſi long vers la fin de la maladie, qu'il ſe fait ſentir dix, douze, quinze heures avant le redoublement. Lorſque cela arrive, ſur-tout ſi non ſeulement les pieds mais même les cuiſſes ſont trouvées froides, on doit s'attendre à un redoublement terrible qui ſouvent emporte le malade. Le hoquet, s'il ſurvient, ajoute encore à la certitude de ce funeſte pronoſtic.

Deux ſymptomes tirés de l'état de la tête & de celui du pouls pendant les redoublemens & hors des redoublemens, caractériſent principalement cette maladie. Il eſt néceſſaire de faire ici des obſervations particulières & bien circonſtanciées ſur chacun de ces deux ſymptomes.

Il arrive quelquefois que cette fiévre débute par un aſſoupiſſement apoplectique. Mais le premier redoublement paſſé, le malade recouvre l'uſage de ſes ſens & n'eſt paralyſé d'aucune partie. Juſques-là il eſt difficile de diſtinguer cette eſpèce de fiévre de ce qu'on appelle une fauſſe attaque d'apopléxie. Mais le redoublement qui ſuit en manifeſte le caractère. Le cas dont je viens de parler eſt aſſez

---

(*a*) Je dis quotidienne du moins apparente, parceque quoique dans certaines de ces fiévres les redoublemens commencent chaque jour à la même heure, néanmoins pour l'ordinaire ces redoublemens paroiſſent, eu égard au dégré de force, n'être pas tout-à-fait égaux & ſe répondre en tierce.

rare. Il est plus ordinaire de voir cette fiévre commencer sans assoupissement bien marqué, & cet assoupissement survenir ensuite dans le second ou le troisième redoublement. Il n'est pas de la même force dans tous les redoublemens : ordinairement il va en augmentant d'un redoublement à l'autre, de sorte que dans le dernier, quelquefois aussi dans l'avant-dernier, il est véritablement apoplectique. Il est plus léger dans les premiers redoublemens : le malade excité se réveille, mais pour se rendormir dès qu'on cesse de le tourmenter. Cet assoupissement est quelquefois accompagné de délire, quelquefois sans délire. J'ai vû quelques malades balbutier dans l'assoupissement, comme ceux qui sont paralytiques de la langue. Si le malade éprouve quelques soubresauts de tendons, quelques mouvemens convulsifs, c'est dans le redoublement.

pouls

A l'égard du pouls ; dans les intervalles que laissent les redoublemens, il est ordinairement dévelopé, égal, peu fréquent sur-tout au commencement de la maladie. Dans le redoublement il devient beaucoup plus fréquent, petit, inégal, foible, au point que vers la fin de la maladie on a quelquefois de la peine à le sentir : & néanmoins avec un tel pouls la peau est souvent brûlante. Telles sont les affections du pouls qu'on a coutume d'observer dans cette espèce de fiévre. Il faut pourtant remarquer que dans le nombre des malades il s'en trouve dont le pouls est plein & fort dans le redoublement, mais ce cas est très-raré.

redoublem.

Dans cette espèce de fiévre les redoublemens ont ordinairement une marche régulière, on y observe cependant quelques variétés qu'il est bon de faire remarquer. J'ai déjà dit que pour la force

de l'aſſoupiſſement, ils alloient en augmentant du commencement à la fin. Ils augmentent auſſi pour la durée, de ſorte que vers la fin de la maladie ſouvent ils ſe touchent, ou du moins laiſſent entr'eux des intervalles beaucoup plus courts & moins exempts de ſymptomes fâcheux qu'au commencement. On voit au contraire des malades qui juſqu'à la fin paroiſſent ſi bien dans les intervalles, même dans celui qui précéde le dernier redoublement, qu'on a de la peine à perſuader aux aſſiſtans que ces malades ſont dans un danger prochain de mourir. (*a*) Mais les malades eux-mêmes ont ſouvent un funeſte preſſentiment de ce qui les attend; de ſorte qu'au ſortir d'un des derniers redoublemens ils conſentent aiſément à mettre ordre à leurs affaires, & même quelquefois le demandent les premiers. Il eſt encore néceſſaire de faire remarquer que quelquefois vers le ſept ou le huitième jour de cette eſpèce de fiévre, elle donne du relâche, au point que l'intervalle d'un redoublement à l'autre s'allonge de vingt-quatre, de trente-ſix heures. L'expérience m'a fait connoître qu'en pareil cas il ne falloit pas ſe preſſer de chanter victoire; ſur-tout lorſque cet amendement n'eſt précédé ni accompagné d'aucune évacuation ou éruption critique & ſalutaire auxquelles on puiſſe raiſonnablement l'attribuer. Souvent après le tems que je viens de dire la maladie recommence de plus belle, & ridiculiſe le Médecin qui ſe pavanoit de l'avoir guérie.

(*a*) C'eſt, ſi je ne me trompe, cette eſpéce de fiévre maligne qui a le plus ſouvent fait tomber les Médecins dans les erreurs de pronoſtic les plus frappantes, en prononçant qu'un malade étoit bien, dans le tems que peu d'heures aprés il devoit entrer dans l'agonie.

Les accidens qui caractériſent cette maladie ne ſe dévelopant que dans les redoublemens, on ſent aiſément de quelle importance il eſt de les obſerver avec ſoin. Faute de le faire il arrivera aiſément que dans une maladie auſſi fâcheuſe que celle-ci, on tiendra le malade & ſes proches dans la ſécurité pendant les ſept ou huit premiers jours; après quoi on ſera tout déconcerté de la voir tourner à la mort, & obligé pour maſquer ſa mépriſe & ſe mettre à l'abri de reproches, de baptiſer cette fiévre des noms d'inſidieuſe ou maſquée, tandis qu'elle n'eſt telle en effet que pour ceux qui ne ſçavent pas l'obſerver. Il peut encore arriver que les redoublemens tombant dans la nuit, & que s'en fiant au rapport des aſſiſtans, le Médecin n'en prenne qu'une connoiſſance très-imparfaite, & que cette diſpoſition des redoublemens l'entretienne dans l'erreur ſur le caractère de cette maladie. Devoir du méd. Pour éviter un tel malheur on donnera une attention particulière à l'examen du malade dans les redoublemens. On fera même ſon devoir s'ils tombent dans la nuit en retardant ſon coucher, en ſe levant même la nuit, ſi cela eſt néceſſaire, pour le viſiter aux heures convenables. Suppoſé que dans les premiers redoublemens il reſtât de l'incertitude, ſçavoir ſi la pente au ſommeil eſt aſſez forte pour caractériſer l'eſpéce de fiévre dont nous parlons; ce doute ſeroit levé en conſidérant l'état du pouls ſuivant les remarques que j'ai faites ci-deſſus. L'examen du regard peut auſſi beaucoup ſervir dans cette occaſion. Si le redoublement eſt véritablement ſoporeux, le regard du malade excité, éveillé, a toujours quelque choſe d'indécis & d'affaiſſé.

Dans cette eſpéce de fiévre on obſerve quelque-

fois non-ſeulement ces mouvemens convulſifs des doigts, qu'on appelle ordinairement ſoubre-ſauts des tendons, parce qu'on s'en apperçoit ſouvent au poignet en tâtant le pouls; mais encore, ce qui eſt plus rare & d'un préſage plus funeſte, des mouvemens convulſifs dans les poignets, dans les muſcles qui meuvent la tête, le hoquet, enfin des convulſions épileptiques. J'ai vû pluſieurs fois ſortir une ou deux parotides à la fin de la maladie. Ces tumeurs ſont ordinairement ſymptomatiques & annoncent une mort prochaine. J'ai vû un malade auquel il en ſortit une qui parût contribuer à ſa guériſon. J'ai vû auſſi, quoique rarement, à la fin de la maladie ſortir des taches de pourpre ſymptomatiques & avant-coureurs certains d'une mort prochaine. La langue reſte ſouvent humide & à-peu-près naturelle juſqu'à la fin, excepté chez les malades qui dans l'aſſoupiſſement reſpirent la bouche ouverte, ce qui rend néceſſairement la langue ſéche & rude. J'ai vû certains de ces malades dans la chambre deſquels je ne pouvois reſter un quart d'heure ſans y prendre un mal de tête aſſez fort que l'air libre diſſipoit enſuite. J'ajoute encore que ces malades & leurs déjections exhalent ſouvent à la fin de cette maladie une odeur particulière que je diſcerne bien, mais qu'il m'eſt impoſſible de définir. Aucune obſervation ne m'a fait connoître que cette fiévre fut contagieuſe. Enfin je dois encore faire obſerver que lorſque cette maladie n'emporte pas le malade, elle a coutume de laiſſer après elle des impreſſions fâcheuſes & durables, qui le font traîner long-tems & auxquelles il ſuccombe quelquefois.

Les remédes qu'on a coutume d'emploïer ici dans le traitement des fiévres aiguës me paroiſſent man-

quer d'efficacité dans celle-ci. Si j'ai eu quelquefois le bonheur d'y réussir, j'ai crû devoir l'attribuer principalement au KINKINA emploïé (après les reméde des généraux) à haute dose & sur-tout en substance, & au vésicatoire appliqué de bonne heure (*a*). Je ne dois pourtant pas dissimuler ici que je pense qu'on auroit tort de se promettre du kinkina emploïé dans cette fiévre des succès aussi brillans que ceux qu'on en retire suivant le témoignage de plusieurs Auteurs célébres, & suivant nos propres observations (*page* 9), dans certaines fiévres malignes soit véritablement intermittentes, soit intermittentes dégénérées en continues; sur-tout dans celles de ces fiévres qui conservent le principal indice des intermittentes (*b*) : du moins puis-je bien assurer que ce que dit Torti au sujet des fiévres intermittentes pernicieuses, *que pourvu qu'il ait vingt-quatre heures d'avance sur le dernier accès, il est sûr de guérir son*

(*a*) Je dis *au vésicatoire appliqué de bonne heure*, parce que je pense que pour être emploïé trop tard ce reméde manque souvent de produire les grands effets qu'on est en droit d'en attendre. Le vésicatoire peut sans doute produire un effet utile par la révulsion qu'il occasionne au moïen de la douleur & de l'irritation inflammatoire qu'il excite dans la partie sur laquelle on l'applique. Mais, si je ne me trompe, l'écoulement considérable de pus qui s'y établit ensuite est encore bien plus avantageux dans ces sortes de fiévres. Cet écoulement me paroît répondre pour l'utilité à celui des cauteres & des sétons dans certaines maladies chroniques : & c'est pour se ménager un tel écoulement dans le fort de la maladie que je conseille de l'appliquer de bonne heure. On sçait qu'il faut trois ou quatre jours avant que l'excoriation faite par le vésicatoire soit en pleine suppuration.

(*b*) Je dis *conservent le principal indice des intermittentes*, pour faire remarquer que si le kinkina réussit parfaitement dans les fiévres intermittentes dégénérées dont les redoublemens commencent par un *frisson marqué*, il n'a pas un succès

malade (a), ne ſe trouve pas vrai dans celle-ci.

Il n'eſt pas douteux que les ſymptomes de cette maladie, & la mort qui la ſuit ſi ſouvent, ne tiennent à quelqu'affection particuliére du cerveau. Mais quelle eſt l'eſpéce d'affection du cerveau que produit cette maladie ? L'imbécille opiniâtreté avec laquelle le Public réſiſte aux progrès que la Médecine pourroit faire par les ouvertures, m'aïant empêché de m'en éclaircir, j'aime mieux laiſſer le champ libre aux conjectures que de donner les miennes. Tout ce que j'ai d'obſervations à ce ſujet ſe réduit à celle-ci. Un homme d'environ 60 ans, hémiplégique depuis cinq ou ſix, étant mort d'une fiévre pareille, mais compliquée avec une nouvelle attaque de paralyſie (nous allons parler tout-à-l'heure de cette eſpéce de fiévre), on a trouvé à l'ouverture de ſon cadavre un abſcès dans un des lobes du cerveau.

Les Médecins inſtruits auront ſans doute remarqué une grande analogie entre les fiévres intermittentes ſoporeuſes & l'eſpéce de fiévre maligne que nous venons de décrire. On ſera même porté à croire que je n'ai obſervé que des intermittentes ſoporeuſes que je donne mal-à-propos pour une eſpéce de fiévre maligne familiére aux vieillards : d'autant plus qu'il a été remarqué que les intermittentes ſoporeuſes ſont plus particuliérement funeſtes & fréquentes à cet âge. C'eſt pourquoi il eſt

---

auſſi certain & auſſi marqué dans les fiévres malignes qui aïant débuté ſous l'aſpect d'inrermittentes, & devenues enſuite continues, ont néanmoins des redoublemens qui ne commencent pas par un *friſſon*. C'eſt une choſe que nous avons eu ſouvent occaſion d'obſerver dans les fiévres qui ont regné ici l'Automne derniere.

(a) Therap. ſpec. lib. 2. cap. 1.

nécessaire d'exposer ici en peu de mots les observations qui me paroissent établir des différences bien marquées entre ces sortes de fiévres & celle que je viens de décrire.

Celle-ci est sporadique. Depuis huit ans, il ne s'en est passé aucun que je n'aïe eu occasion de l'observer. Au contraire les intermittentes pernicieuses ne sont point sporadiques, à moins que ce ne soit dans certains païs bas & couverts d'eaux stagnantes. Ici, comme dans beaucoup d'autres païs (*a*), elles ne surviennent que certaines années lorsque les fiévres intermittentes sont épidémiques. Nous en avons eu un exemple cette Automne. Les fiévres intermittentes, tant simples que dégénérées en continues, ont été extrêmement communes. Leurs paroxysmes ont été souvent accompagnés soit de cardialgie, soit d'anxiété, de flux cholérique, dysenterique, d'assoupissement léthargique (*b*).

Les redoublemens de la fiévre maligne que je viens de décrire commencent par un simple refroidissement des extrémités, sans *frisson*. Au contraire les accès des fiévres intermittentes simples, & les redoublemens de celles qui dégénérent en continues ont coutume de commencer par *frisson*.

Si l'on compare attentivement ce que les Auteurs nous disent des fiévres intermittentes soporeuses, avec la description que nous venons de donner de la fiévre maligne des vieillards, on trouvera que la marche de celle-ci est moins vive & différente en certains

---

(*a*) Voyez entr'autres Sydenham édit. de Genéve p. 27, 186, 191. Werloof obs. de febr. &c. sect. 12. § 3.

(*b*) Voyez ce que nous en avons dit p. 9.

certains points de celle de ces fiévres. (*a*).

L'espéce de fiévre maligne que je viens de décrire m'a paru continue. Elle le paroissoit aussi à un habile Médecin de cette Ville qui n'est plus, & que j'ai appellé souvent en consultation dans ce cas : au point que fondé sur la continuité de cette fiévre, il a souvent refusé d'admettre l'usage du kinkina que je proposois, ou l'admettoit seulement à petites doses.

Suivant nos observations sur l'une & l'autre de ces fiévres, & en les comparant avec celles des Auteurs, il paroît certain que le kinkina est d'une efficacité beaucoup moins assurée dans notre fiévre des vieillards que dans les fiévres léthargiques véritablement intermittentes. Ce que dit Morgani (*b*), que dans certaines constitutions de ces fiévres, ce reméde réussit moins sûrement que dans d'autres, ces paroles dis-je, de cet homme célébre, me feroient présumer qu'il a eu quelquefois occasion de voir des fiévres de la même espéce que celle que nous venons de décrire, & qu'il prenoit à tort pour de véritables intermittentes.

Pour ne rien omettre de ce qui peut avoir trait à l'histoire de la fiévre que je viens de décrire, il

---

(*a*) On se souvient de ce que nous avons dit de l'affection ordinaire du pouls dans notre fiévre des vieillards. Au contraire Torti Ther. speci. lib. 3. cap. 1. *in eâ siquidem de 3â. soporosâ agitur, non parvitas aut imbecillitas pulsûs, sed potius turgentia quædam ictûsque validitas, qualis in essentiali apoplexiâ solet percipi, cum aliquâ non numquam raritate potiùs quam cum insigni frequentiâ conjuncta.* Je ne vois pas que dans les descriptions d'intermittentes soporeuses les Auteurs nous parlent de parotides, de taches pourprées, espéces d'éruptions familiéres aux fiévres malignes, & que j'ai observées plus d'une fois dans notre fiévre maligne des vieillards.

(*b*) De sedib. & causis &c. Epist. 50â. §. 30.

eſt encore néceſſaire de faire obſerver ſon analogie avec une fiévre particuliére qu'on peut appeller fiévre hémiplégique, ou fiévre compliquée de paralyſie. Je ne crois pas que les Auteurs que j'ai eu ſous les yeux l'aïent décrite, & c'eſt à mon avis une omiſſion très-conſidérable dans l'hiſtoire qu'ils nous ont donnée de la paralyſie; du moins pour ce païs-ci.

F. hémiplégique.

L'hémiplégie s'établit principalement de deux manières ou ſans fiévre ou avec fiévre. Celle-ci eſt quelquefois précédée d'apopléxie plus ou moins forte & longue. Quelquefois auſſi l'apopléxie qui la précéde n'eſt pour ainſi dire qu'inſtantanée, quelquefois même elle n'en eſt point du tout précédée. Mais ſoit qu'elle ait été précédée ou non d'apopléxie, la fiévre qui l'accompagne mérite des conſidérations particulières. Elle a un rapport marqué avec la fiévre que nous venons de décrire. Voici les points principaux d'analogie que j'ai obſervé entre ces deux fiévres. Premiérement ce ſont les mêmes âges qui ſont ſujets à l'une & à l'autre de ces fiévres. Secondement on obſerve quelquefois dans les redoublemens de la première que le malade éveillé, excité, balbutie comme ceux qui ſont paralytiques de la langue. En troiſième lieu la fiévre hémiplégique a coutume de marcher avec des redoublemens très-marqués, & ces redoublemens ſont accompagnés d'une pente plus ou moins forte au ſommeil. Enfin on obſerve des fiévres hémiplégiques qui pour l'état de la tête & du pouls dans les redoublemens & hors des redoublemens, ſont parfaitement ſemblables à celle que nous venons de décrire, & n'en différent que parce qu'elles ſont compliquées de paralyſie. J'ai vû un malade mourir d'une pareille fiévre compliquée avec paralyſie de la langue. La

cognation, l'affinité, qu'ont entr'elles l'hémiplégie & la paralyſie de la langue eſt ſi connue, que j'aurois pu me diſpenſer de faire obſerver que je regarde cette fiévre comme abſolument du même caractère que celle qui eſt compliquée d'hémiplégie.

On ſera peut-être ſurpris de me voir avancer que la fiévre ſoporeuſe hémiplégique eſt en général moins dangereuſe que celle qui n'eſt point compliquée de paralyſie; cependant l'obſervation me ſemble juſqu'ici le démontrer. Il eſt vrai qu'à la ſuite de la fiévre ſoporeuſe compliquée d'hémiplégie les malades reſtent ordinairement paralytiques. Mais il m'a paru en général qu'ils en mouroient moins ſouvent : il y a néanmoins quelques diſtinctions à faire eu égard au pronoſtic de cette fiévre. Si dans une fiévre ſoporeuſe compliquée d'hémiplégie l'aſſoupiſſement augmente d'un redoublement à l'autre. Si dans les redoublemens le pouls devient fréquent, petit, foible, inégal; cette fiévre eſt tout auſſi mortelle que celle que nous avons décrite la première. Si la paralyſie s'étend aux organes de la déglutition, s'il ſurvient des ſoubreſauts des tendons, des mouvemens convulſifs dans les lévres, la tête, les yeux. Ces ſignes ajoutés à ceux dont nous venons de parler, ôtent tout eſpoir de ſauver le malade. On ſçait que les paralytiques ont une diſpoſition particuliére à de nouvelles attaques de paralyſie & d'apopléxie. Je finis cet article en faiſant obſerver qu'ils ont auſſi une diſpoſition particuliére à de nouvelles attaques de paralyſie compliquée de cette fiévre avec redoublemens ſoporeux, & qu'il n'eſt point rare de les voir terminer leur vie de cette manière.

L'eſpéce de fiévre maligne ſporadique que je viens de décrire m'a paru juſqu'ici étrangère à

la jeuneſſe : & comme je l'ai dit plus haut, on ne l'obſerve guéres que dans les perſonnes qui ont atteint ou paſſé l'âge de quarante-cinq à cinquante ans. Celle que je vais décrire actuellement eſt au contraire familiére aux jeunes perſonnes, principalement depuis l'âge de quinze ans juſqu'à celui de trente ou trente-ſix (*a*). En conſéquence de cette obſervation je crois qu'on pourroit la diſtinguer des autres eſpéces de fiévres malignes ſporadiques, ſous le titre de fiévre maligne des jeunes-gens. (*b*). Quoique très-dangereuſe, elle l'eſt cependant beaucoup moins que la précédente. Lorſque les malades en réchappent elle eſt ordinairement fort longue, à moins qu'elle ne ſoit terminée par une

---

(*a*) On doit ſe reſſouvenir que nous ne traitons ici que des fiévres malignes *ſporadiques* qu'on obſerve dans ce Pais-ci. J'ai crû devoir faire faire une ſeconde fois cette remarque, pour prévenir les objections précipitées qu'on pourroit tirer ſoit des fiévres malignes épidémiques, ſoit des ſporadiques qu'on obſerve ailleurs.

(*b*) Quiconque s'éloigne du chemin battu doit s'attendre à eſſuïer des contradictions. Ainſi je ſuis perſuadé qu'il ne manquera pas de Médecins qui ſe moqueront de ma diſtinction des fiévres malignes ſporadiques des vieillards & de celles des jeunes-gens, & qui diront en raillant que pour la ſymmétrie j'aurois dû parler auſſi d'une fiévre maligne des enfans. A quoi je répons ſérieuſement que je ſuis tout-à-fait de leur avis ; que l'obſervation me paroît conſtater évidemment qu'il s'en faut de beaucoup que la deſcription des fiévres aiguës chez les adultes ne renferme celle des mêmes fiévres chez les enfans ; qu'on y apperçoit des différences très-marquées & qui méritent des détails dans leſquels les Auteurs n'entrent point : que pour en citer un exemple & faire voir que je n'avance pas ceci ſans réflexion, les enfans ne ſont pas ſujets aux fiévres tierces dégénérées comme les adultes : Qu'enfin traiter à fonds cette matière, me paroît une entrepriſe également importante & difficile, à laquelle je renonce, du moins pour le préſent.

crise. Rarement finit-elle avant le vingt-cinquième ou le trentième jour. Souvent elle s'étend au quarante-cinquième au soixantième, quelquefois même au-delà. C'est dans cette espéce de fiévre maligne qu'il arrive quelquefois qu'après avoir été très-mal quinze, vingt, jusqu'à trente jours, néanmoins les malades en réchappent.

Le pouls fréquent, mol, foible, inégal; la langue rouge au commencement, ensuite séche, brune, noire, tremblante lorsque le malade l'avance hors de la bouche; les soubresauts des tendons; le délire phrenétique, l'assoupissement, l'enflure du visage, la surdité, le cours de ventre colliquatif, l'éruption de parotides soit critiques soit symptomatiques, les eschares gangreneuses à la peau qui recouvre l'os sacrum & les parties voisines, sont des symptomes familiers à cette espèce de fiévre, & qui prouvant son affinité avec les fiévres épidémiques que tous les Auteurs modernes appellent malignes, nous mettent évidemment en droit de la ranger parmi les malignes sporadiques. On observe aussi, quoique plus rarement des taches pourprées, l'ictère, des affections paralytiques, l'hémorragie dans les intestins, qui donne des anxiétés, des foiblesses, le vomissement de sang noir, les déjections de sang noir & caillé en grande partie. Cette fiévre étant fort longue, lorsqu'elle se termine heureusement, c'est une suite nécessaire que la convalescence le soit aussi. On y perd souvent les cheveux. Remarquons encore que cette fiévre se termine quelquefois par la surdité, quelquefois aussi, mais beaucoup plus rarement, par la goutte sereine, la manie, l'imbécillité, la paralysie; & ces affections nerveuses, suite des dépôts de cette maladie, sont évidemment de nou-

Sympt.

veaux points d'analogie entre cette fiévre ſporadique & les malignes épidémiques.

Sig. précurs. La marche de cette fiévre eſt quelquefois ſynoque. Quelquefois elle eſt continue quotidienne, ſoit réguliére, ſoit irréguliére. Quelquefois les redoublemens ne ſont précédés d'aucun refroidiſſement ſenſible des extrémtiés. Le contraire s'obſerve plus ſouvent. Une toux importune eſt auſſi quelquefois l'avant-coureur marqué de chaque redoublement.

Dans la fiévre maligne ſporadique que nous avons décrite la premiere, il y a une différence totale dans l'état du malade conſidéré pendant le redoublement, ou dans le temps de la rémiſſion. Ce n'eſt pas la même choſe dans celle-ci. Pour l'ordinaire ſes redoublemens ne ſont pas pernicieux au même degré que dans la premiere ; mais auſſi le temps de la rémiſſion ne laiſſe-t-il pas au malade autant de tranquillité. Ce que diſent pluſieurs Auteurs, que dans la fiévre maligne le pouls eſt naturel, ou ſemblable au naturel, ne peut convenir à aucun tems de celle-ci.

march. Cette fiévre ne marche pas avec une égale rapidité chez tous les malades. On en voit chez leſquels les ſymptomes graves ſe dévelopent lentement, de ſorte que la maladie ne parvient à ce qu'on appelle ſon état que vers le vingt, le vingt-cinquiéme jour. On en voit au contraire chez leſquels ſa marche eſt beaucoup plus rapide; de ſorte qu'elle ſe termine dans les limites ordinaires des fiévres *aiguës* ou *très-aiguës*, ſoit par la mort, ſoit par une criſe. Celles de ces fiévres, dont la marche eſt rapide, ſont en général beaucoup plus dangereuſes.

Lorſque cette fiévre eſt dévelopée, il eſt aiſé de la reconnoître à quelques-uns des ſymptomes qui lui ſont familiers, & dont nous avons fait l'énu-

mération ci-deſſus. Mais il eſt ſouvent difficile de la reconnoître dans les commencemens, ſur-tout lorſque ſa marche n'eſt pas rapide : & c'eſt toujours une charlatanerie malhonnête à un Médecin appellé en conſultation dans le cours d'une telle fiévre, de déprimer adroitement ſon confrere en inſinuant qu'il auroit dû en ſaiſir le caractére dès le début. Cependant il faut convenir qu'un Médecin qui a de l'expérience, ſur-tout s'il eſt habile à tâter le pouls, le ſaiſit pour l'ordinaire beaucoup plutôt qu'un autre. Cette connoiſſance ſe tire principalement du pouls qui eſt, comme nous l'avons dit, fréquent, mou, foible & inégal. C'eſt ſouvent celui des ſymptomes familiers à cette fiévre qui s'obſerve le premier, même un aſſez bon nombre de jours avant qu'il ſe déclare aucun de ces accidens graves qui rendent le caractére de la maladie manifeſte, même pour les moins habiles. Les nauſées, le vomiſſement opiniâtre, l'abbattement extraordinaire des forces, le cours de ventre ſéreux, bilieux, très-liquide, le gonflement du viſage, la ſurdité, doivent auſſi être mis au nombre des ſymptomes qui obſervés au commencement d'une fiévre continue, nous mettent ſouvent à portée d'en ſuſpecter de bonne heure le caractére, & de le reconnoître pour l'eſpèce de fiévre maligne dont il eſt ici queſtion.

Je n'ai rien de particulier à faire remarquer au ſujet du pronoſtic de cette fiévre qui ſe tire, comme on ſçait, du nombre des ſymptomes & de leur gravité. Tout ce que j'ajouterai, c'eſt qu'on ne doit pas aiſément déſeſpérer des malades qui en ſont attaqués. L'obſervation ayant fait connoître, comme je l'ai déjà dit, qu'ils étoient quelquefois très-mal les vingt, vingt-cinq jours de ſuite, ſans cependant ſuccomber. Les criſes proprement

dites (*a*) m'ont paru beaucoup plus fréquentes dans cette eſpèce de fiévre que dans les autres. J'ajoute encore qu'il arrive quelquefois à la fin de cette fiévre que le malade touſſe, & qu'il a même pluſieurs jours de ſuite, ſouvent à la même heure, des friſſons aſſez vifs; ce qui annonce ordinairement une expectoration de crachats ſuſpects qui dure plus ou moins & paroît contribuer au ſoulagement du malade. A l'égard du traitement je ne dirai qu'un mot; c'eſt qu'outre les ſecours ordinaires, le kinkina donné dans le cours de cette maladie, à la doſe d'une once, une once & demie dans les vingt-quatre heures en décoction édulcorée avec un ſirop convenable, & partagée en pluſieurs doſes, m'a paru d'un uſage très-avantageux, tant pour ſoutenir les forces du malade, effet qu'il produit évidemment, que pour corriger la mauvaiſe qualité des humeurs qui ont ſouvent une diſpoſition particuliére à l'altération gangreneuſe.

crachats critiques annoncés par la toux et des frissons.

Kina

f.m. charbonneuse.

La troiſième eſpèce de fiévre maligne dont nous devons faire mention, eſt celle qui accompagne aſſez ſouvent le charbon, maladie ſporadique dans ce Païs-ci, & qui attaque principalement le menu peuple. Le charbon n'eſt pas toujours également dangereux. Lorſqu'il eſt ſans fiévre, la gangrene ſe borne promptement, ſoit par les moïens que l'art

a

(*a*) Les ſolutions ſpontanées par des évacuations ſalutaires & ménagées principalement par la nature, ſont la terminaiſon commune des fiévres aigues. J'appelle ici avec les Anciens, criſes proprement dites celles de ces ſolutions ſpontanées par des évacuations ou des dépôts ſalutaires qui ſont précédées & accompagnées de beaucoup de trouble & de ſymptomes effraïans.

a coutume d'emploïer extérieurement ; ſoit comme je l'ai obſervé très-ſouvent par le ſeul ſecours de la nature. Dans ce cas il ſe termine en peu de tems & ſans amener aucun ſymptome fâcheux. Au contraire le charbon qui ſe déclare avec fiévre eſt toujours dangereux. Les envies de vomir, les foibleſſes, les défaillances ſont des ſymptomes qu'on obſerve ſouvent chez les perſonnes qui en ſont attaquées, & cela ſur-tout au commencement de la maladie. Alors le pouls eſt ordinairement foible & inégal; quelquefois naturel pour la fréquence, quelquefois auſſi intermittent. Lorſque cette fiévre & les accidens qui l'accompagnent ſe calment en peu de jours, la gangrene ſe borne auſſi. Mais ſi la fiévre ſe prolonge & perſiſte, la maladie devient ſouvent mortelle. C'eſt dans ce cas que très-ſouvent on ne peut réuſſir à borner les progrès de la gangrene par le cauſtique, ni même par le fer, en extirpant à pluſieurs repriſes tout ce qui paroiſſoit gangrené. Remarquons encore que, lorſque cette fiévre perſiſte, comme nous venons de le dire, le pouls ne reſte pas tout-à-fait le même qu'au commencement : mais il devient fréquent, petit, foible, inégal : & ces altérations du pouls vont en augmentant juſqu'à la fin.

Ces remarques ſur le charbon & la fiévre qui l'accompagne aſſez fréquemment, m'ont parû ſuffiſantes pour notre objet qui eſt uniquement de faire connoître les différentes eſpéces de fiévres malignes ſporadiques qu'on obſerve dans ce païs-ci. Mais je ne puis finir cet article, ſans faire quelques réflexions ſur les idées courantes au ſujet du progrès de la gangrene dans le charbon. Les Praticiens ſemblent pour la plûpart fermement perſuadés que dans ce cas, le progrès de la gangrene dé-

pend d'une ſeule cauſe, & que cette cauſe eſt l'infection qui, à raiſon du voiſinage, s'étend continuellement de la partie gangrenée à celles qui l'environnent. En conſéquence quelques Praticiens ont d'abord recours au fer ou au cauſtique, pour enlever la partie gangrenée, ou l'altérer de manière que l'infection gangreneuſe de la partie malade aux parties ſaines, ne puiſſe avoir lieu.

Pour moi j'avoue que je penſe différemment, & que la doctrine des meilleurs Auteurs modernes, au ſujet de la gangrene produite de cauſe interne, me paroît avoir une application évidente & très-juſte au cas dont il s'agit : que dans le charbon le progrès de la gangrene ne dépend point du tout, du moins pour l'ordinaire, de l'infection de la partie déjà gangrenée; mais que le premier point de gangrene aïant été produit par le dépôt ſalutaire d'une humeur corrompue & cauſtique; il y a tout lieu de préſumer que la continuation, l'achévement du même dépôt, produit auſſi l'accroiſſement ſucceſſif de la gangrene: Que le fer, le cauſtique, ne pouvant corriger la mauvaiſe qualité du ſang, ni empêcher le dépôt de cette humeur, ces ſecours ſont ſouvent inutiles, & ne font que paroître borner la gangrene, dans le tems qu'elle ſe ſeroit bornée d'elle-même, le dépôt de l'humeur gangreneuſe étant achevé.

En effet ceux qui regardent la contagion de la partie déjà gangrenée, comme l'unique cauſe du progrès de la gangrene dans le charbon, ceux-là, dis-je, doivent par une ſuite naturelle, être perſuadés que dans tout charbon où l'on n'emploïe ni le fer ni le cauſtique, la gangrene ne doit pas ſe borner : & que toutes les fois qu'on emploïe ces ſecours, le fer ſur-tout pour extirper la partie

gangrenée, on doit être sûr de borner la gangrene. Et c'eſt préciſément ce qui eſt contraire à l'obſervation. J'ai vû très-ſouvent dans des charbons bénins, la gangrene ſe borner par le ſecours ſeul de la nature. Et d'ailleurs c'eſt une choſe connue, que nombre de Païſans ſe vantent de poſſeder des onguens ſpécifiques pour les charbons, & que ſous ces onguens la gangrene ſe borne très-ſouvent d'elle-même. Enfin j'ai vû dans des charbons pernicieux, revenir inutilement pluſieurs fois à l'extirpation de la partie gangrenée, ſans pouvoir réuſſir à empêcher la gangrene de ſe manifeſter bientôt après à la plaïe qu'on avoit faite.

Concluons de ces remarques, premiérement, que ſi dans le charbon la gangrene ſe borne ou ne ſe borne pas, cela dépend moins des ſecours appliqués extérieurement à la partie, que de la conſtitution du ſang, du caractére, du degré de la maladie; & que pour porter dans ces ſortes de cas un pronoſtic raiſonnable, on doit ſur-tout conſidérer ſi le charbon eſt ſans fiévre, ou compliqué de fiévre maligne; puiſque dans le premier cas il eſt ſi bénin, qu'on peut avec raiſon le regarder comme un dépôt parfaitement critique & ſalutaire, au moïen duquel la nature ſeule ſe débarraſſe entiérement d'une humeur pernicieuſe; tandis que dans le charbon conpliqué de fiévre maligne, tous les ſecours emploïés pour borner la gangrene ſont ſouvent inutiles. Secondement, qu'on doit s'attacher ici principalement à corriger la qualité pernicieuſe des humeurs qu'on peut regarder à juſte titre comme la cauſe à laquelle le charbon doit ſa naiſſance & ſes progrès : qu'ainſi après avoir émétiſé le malade, pratique dont l'uſage fait connoître toute l'utilité,

on doit avoir recours aux antiseptiques. On sçait que les plus habiles Praticiens recommandent le kinkina dans ces sortes de cas, & à haute dose, sans quoi il ne peut produire l'effet désiré. L'utilité qu'on a tirée quelquefois du kinkina emploïé comme antiseptique, doit nous engager, ce me semble, à tenter l'usage d'autres amers, sur-tout dans les cas où le kinkina ne produiroit pas tout le bien qu'on en auroit attendu.

Quoique les observations que j'ai rapportées ci-dessus, semblent prouver évidemment que dans le charbon le progrès de la gangrene vient d'une cause intérieure, de la continuation du dépôt de l'humeur caustique gangreneuse qui s'est engendrée dans la masse du sang, & non de la contagion de la partie déjà gangrenée. Néanmoins cette vérité, quelque générale qu'elle paroisse, pourroit bien souffrir quelques exceptions, & je ne dois pas les dissimuler. Par exemple plusieurs Praticiens pensent que le charbon peut se communiquer d'un sujet à un autre par le contact, soit immédiat, soit médiat. On m'a rapporté à ce sujet l'histoire d'un soldat, qui aïant hérité du chapeau d'un de ses camarades mort d'un charbon au front, fut attaqué peu de temps après d'un charbon au même endroit. Quelque concluante que paroisse cette observation, j'avoue qu'elle ne suffit pas encore pour me persuader que le charbon vienne jamais de cette maniere : les circonstances qui accompagnent cet évenement, pouvant aussi bien avoir été réunies par une combinaison fortuite, que par une dépendance réciproque de cause & d'effet. Cependant, s'il se présentoit un cas dans lequel il y eût évidemment lieu de soupçonner que le charbon eût été produit de cette maniere, je pense que le plus sûr seroit d'y appliquer promptement le causti-

que ou de l'extirper. Ce ſeroit ici le lieu de parler de la gangrene des vieillards & de décrire l'eſpèce de fiévre maligne qui a coutume de l'accompagner; mais comme je n'ai obſervé qu'une fois cette maladie qui eſt rare dans ce païs-ci, & cela dans un temps où je n'étois pas encore en état de bien obſerver; n'en pouvant rien dire qui me ſoit particulier & fondé ſur des obſervations répétées, j'aime mieux renvoïer aux Auteurs qui ont écrit ſur ce ſujet que de les copier.

Outre la fiévre de lait éphémére ou bénigne, les femmes en couche ſont encore ſujettes à trois eſpèces de fiévres: à la fiévre aiguë ſimple, aux fiévres aiguës ſymptomatiques, & à la fiévre de lait maligne. J'appelle dans les femmes en couche, fiévre aiguë ſimple, une fiévre continue aiguë, mais qui n'eſt point accompagnée des accidens graves qui caractériſent les fiévres malignes. C'eſt dans cette eſpèce de fiévre, que ſuivant la remarque juſte des Auteurs, les purgatifs ſont d'une efficacité ſi aſſurée; efficacité aſſurée qu'on auroit tort de ſe promettre des mêmes remédes emploïés dans les deux autres eſpèces de fiévres aiguës des femmes en couche. J'appelle fiévres aiguës ſymptomatiques, les fiévres aiguës accompagnées dès leur commencement, des ſignes d'une inflammation telle que la pleuréſie, la péripneumonie, l'angine &c. Les obſervations des Accoucheurs les plus célébres de ces derniers tems, ont fait connoître que ces inflammations étoient produites, pour l'ordinaire, par le lait retenu dans la maſſe du ſang, ce qui les a fait nommer à juſte titre dépôts laiteux. Laiteux, à raiſon de la cauſe, dépôts, à raiſon de la diſpoſition ſinguliére qu'ont ces inflammations à ſuppurer, ſur-tout *lorſqu'elles ſe déclarent dans les premiers jours de la couche.* Enfin les femmes en

Fiévres de lait

couche ſont ſujettes à une eſpèce de fiévre maligne que j'appelle *fiévre de lait maligne*, & que je vais décrire en peu de mots, obſervant auparavant le grand rapport qu'il y a entre la fiévre de lait maligne & les dépôts laiteux, tant parce qu'ils dépendent d'une même cauſe, que parce que les dépôts laiteux ſont ſouvent accompagnés des ſignes de cette fiévre maligne, & qu'il ſurvient réciproquement très-ſouvent des ſignes de dépôts laiteux dans le cours de cette eſpèce de fiévre.

Suivant l'inſtitution de la nature, il ſe fait dans la femme accouchée une eſpèce de révolution, par laquelle le lait ſe porte aux mammelles, & continue enſuite de s'y filtrer pour la nourriture de l'enfant. S'il arrive, ſoit par une erreur de la nature, ſoit par les efforts imprudens de l'art, (*a*) que cette importante fonction ſoit troublée; l'accouchée éprouve de grandes incommodités, ſouvent même des maladies cruelles, & qu'il n'eſt pas rare de voir ſe

(*a*) Je n'ai ici en vue que les incommodités & les maladies qui ſuivent ſouvent l'étouffement du lait, ſoit qu'il ſe faſſe ſans application, en s'abſtenant ſeulement de donner à teter, ſoit en appliquant ſur le ſein des topiques capables de faire rentrer dans la maſſe du ſang le lait qui *s'y étoit porté & amaſſé*. Mais les fiévres de lait malignes ne doivent point être imputées à une ſemblable cauſe; je ne crois pas qu'il y ait d'Accoucheur ni de Médecin aſſez imprudent pour appliquer ſur les mammelles d'une nouvelle accouchée, avant que le lait s'y ſoit porté, des remédes aſtringens capables d'en reſſerrer efficacement les vaiſſeaux & tout le tiſſu, au point de ne pas ſe prêter au premier abord du lait. Si donc dans les premiers jours d'une couche, le tranſport du lait aux mammelles n'a point lieu, & s'il s'enſuit une fiévre maligne; c'eſt toujours *à une erreur de la nature* qu'elle doit être attribuée, & on doit bien ſe garder d'imiter le Public imbécille ou méchant, en attribuant en pareil cas aux Accoucheurs une maladie à la production de laquelle ils n'ont aucune part.

terminer par la mort. L'obſervation journaliére fait connoître que moins on eſt éloigné du terme de l'accouchement, plus les maladies qui ſurviennent à raiſon du lait retenu dans la maſſe du ſang ſont dangereuſes; & réciproquement. C'eſt donc dans les premiers jours d'une couche, rarement au-delà du quatriéme ou du cinquiéme, que la fiévre de lait maligne a coutume de ſe déclarer. J'oppoſe cette fiévre à la fiévre de lait bénigne. Celle-ci n'eſt accompagnée d'aucun ſymptome inquiétant. Elle annonce ou plutôt elle eſt elle-même l'effort ſalutaire par lequelle la nature porte le lait en abondance aux mammelles. Au contraire, la fiévre de lait maligne eſt excitée par le lait retenu dans la maſſe du ſang, & qui par une erreur de la nature ne ſe porte pas au ſein comme il devroit. Sa marche eſt vive, elle eſt très-dangereuſe, ſouvent mortelle. Voici les ſignes qui la caractériſent. Le ſein conſerve ſa ſoupleſſe & ſon volume accoutumés. La fiévre s'allume, & pour l'ordinaire dès le début il ſe déclare des ſymptomes qui en annoncent tout le danger.

Dans le nombre des ſymptomes familiers aux fiévres malignes, & dont nous avons fait l'énumération page 11 & ſuivantes, il n'y en a peut-être pas qu'on n'ait vu dans les fiévres de lait malignes. Les ſuivans ſont néanmoins ceux qu'on obſerve le plus fréquemment, ſçavoir, la foibleſſe & l'inégalité du pouls, (quelquefois cependant il eſt dur & vif,) le cours de ventre, la ſuppreſſion des lochies, le météoriſme du bas ventre, le délire, la ſtupeur, l'aſſoupiſſement, les ſoubreſauts des tendons, des mouvemens convulſifs de la tête, des yeux, des poignets, &c. quelquefois même des convulſions épileptiques, des paralyſies, & très-ſouvent des ſignes de dépôts laiteux inflammatoires, ſoit aux viſcéres du bas

ventre, ſoit à ceux de la poitrine. L'éruption du vrai miliaire, (plusieurs Auteurs Allemands l'appellent le poupre,) cette éruption, dis-je, ſi commune à ces ſortes de fiévres dans les Païs où régne le miliaire, n'a point lieu ici où il n'eſt point encore parvenu. On voit ſeulement quelquefois à la fin de ces fiévres, lorſqu'elles tendent à la mort, ſortir au cou, à la poitrine, de petites phlyctenes groſſes comme la tête d'une épingle, remplies d'une ſéroſité claire, & qu'on prendroit aiſément pour des gouttes de ſueur, ſi on n'y faiſoit pas attention. Pour l'ordinaire, la marche de cette maladie, comme nous l'avons dit, eſt très-vive, ſur-tout lorſqu'elle ſe termine par la mort. Et je regarderois volontiers l'apopléxie de lait, (*a*) comme une fiévre de lait maligne, qui dès le début, tranſporte les ſucs laiteux avec tant de force & d'abondance au cerveau, que les malades y ſuccombent dans les vingt-quatre heures.

Nos Auteurs regardent unanimement la ſuppreſſion des lochies, comme la principale cauſe des fiévres pernicieuſes aiguës qui ſurviennent aux femmes en couche; & je ne nie point qu'elle ne puiſſe quelquefois produire ces ſortes de fiévres; mais le lait retenu dans la maſſe du ſang, me paroît ſans contredit jouer le principal rôle dans leur production. En effet, ſi l'on conſidére que les femmes qui ne nourriſſent point & qui n'éprouvent aucun accident dans leur couche, ſont néanmoins, par cela ſeul qu'elles ne nourriſſent point, ſujettes enſuite à l'amaigriſſement, à des affections vaporeuſes, des vertiges, des toux opiniâtres, & à tant d'autres incommodités

(*a*) Voyez Levret, *l'Art des Accouchemens*, p. 159.

incommodités dont les nourrices sont exemptes: Que le lait accumulé dans les mammelles y produit souvent des abscès : que le lait ne s'y portant point & retenu dans la masse du sang, se jette souvent sur quelque partie externe ou interne, & y produit un dépôt laiteux soit lymphatique soit inflammatoire : que les ouvertures des cadavres ont fait connoître que c'étoit à juste titre que ces dépôts avoient été nommés laiteux (*a*) : que l'évacuation des vuidanges est en grande partie de sucs laiteux, & que l'effet de leur suppression est par conséquent de retenir ces sucs dans la masse du sang, & que cette supression ne survient souvent que dans le cours des fiévres malignes des femmes accouchées. Si l'on considére enfin, combien les personnes de l'art qui ont de l'usage sont rassurées, lorsqu'elles voient dans une femme en couche le lait se porter abondamment aux mammelles, & combien au contraire elles sont effraïées, lorsque le lait ne s'y portant point, la fiévre se déclare avec quelques-uns des symptomes dont nous avons parlé. Si l'on considére, dis-je, si l'on médite attentivement sur tous ces points, on sentira aisément combien les sucs laiteux peuvent causer de ravages, lorsqu'ils sont retenus dans la masse du sang des nouvelles accouchées (*b*), & quelles sont les raisons qui m'ont

---

(*a*) Une femme étant morte à la suite d'une fiévre de lait maligne avec inflammation de la matrice & des parties voisines, je trouvai dans la cavité de son abdomen, un épanchement considérable de sérosité dans laquelle nageoient des flocons blancs qui avoient toutes les apparences possibles de lait caillé. Voyez de semblables observations dans le second Mémoire de Mr. Puzos sur les dépôts laiteux.

(*b*) Les réflexions que je viens d'exposer, m'ont suggéré quelques vûes particulieres & relatives au traitement de

engagé à traiter ſous le nom de fiévre de lait maligne, l'eſpèce de fiévre maligne à laquelle elles ſont ſujettes. Si ce point important de l'hiſtoire des maladies commence à ſe bien éclaircir, nous en avons ſur-tout obligation aux célébres Accoucheurs françois qui ont écrit dans ces derniers temps. On peut voir en particulier ce que Mrs. Puzos & Levret ont écrit ſur les dépôts laiteux.

Je regarde les fiévres que je viens de décrire, comme les principales eſpèces de fiévres malignes qu'on obſerve dans ce païs-ci, & qu'on rencontre le plus ſouvent dans la pratique. Mais je ne prétens point du tout pour cela avoir épuiſé cette matiére. Dans le nombre de ces fiévres que j'ai été à portée d'obſerver, j'en ai vu pluſieurs qu'il m'eût été difficile de rapporter à aucune de ces eſpèces, & qui exigeroient peut-être des deſcriptions particuliéres, mais qu'il m'eſt impoſſible de donner, faute d'un aſſez grand nombre d'obſervations (*a*). Je ſuis donc

---

cette eſpéce de fiévre. Il me ſemble que dans ce cas, on ne doit pas moins s'occuper d'appeller, pour ainſi dire, le lait aux mammelles, que de procurer l'écoulement des vuidanges lorſqu'elles ſont ſupprimées. C'eſt à l'expérience à décider quel avantage on doit ſe promettre, pour remplir la premiere vûe, de faire teter la nouvelle accouchée par des petits chiens, ou par quelqu'enfant de ſept à huit ans, ou bien de l'application de ventouſes, de ſinapiſmes, de véſicatoires même ſur le ſein.

(*a*) J'ai obſervé quelques-unes de ces fiévres, dans leſquelles le pouls étoit de beaucoup plus rare que dans l'état naturel, au point qu'à un de ces malades il ne battoit que de quarante à quarante-cinq fois par minute. J'ai vû de ces malades, dont la peau étoit continuellement froide comme le marbre & ſuante. Dans quelques-unes de ces fiévres le pouls quoique rare, n'étoit ni foible, ni inégal, ni petit. J'en ai vû d'autres où il étoit petit, foible. Enfin dans quelques-unes il étoit intermittent. Quelque crainte qu'inſpire naturellement au Mé-

éloigné de croire que la deſcription de ces fiévres que je viens de donner ſoit complete : je conçois au contraire qu'il faudra y ajouter beaucoup pour la rendre telle : mais j'avoue avec une égale franchiſe, que je ſuis intimement perſuadé qu'au moïen de cette deſcription, on peut prendre en peu de temps chez les malades une connoiſſance aſſez exacte des principales eſpèces de fiévres malignes ſporadiques de ce païs-ci ; & que ſuivre une route oppoſée : confondre toutes ces eſpèces de fiévres ſous le ſeul titre *de la fiévre maligne* : embarraſſer de plus cette deſcription de celle de la fiévre ardente dont on parle beaucoup dans les livres & jamais dans la pratique, c'eſt offrir aux jeunes Médecins une eſpèce de cahos qu'il eſt impoſſible à la plupart de démêler.

SECONDE SECTION.

Obſervations ſur les différences remarquables qui ſe trouvent entre les fiévres aiguës ſporadiques de différens Païs.

POur éviter toute eſpèce d'équivoque & de confuſion, je dois remarquer en premier lieu, que l'on comprend ordinairement ſous le nom

decin le pouls de ces fiévres, ſur-tout lorſqu'elles ſont accompagnées d'un froid continuel à l'habitude du corps ; néanmoins, autant que j'en puis juger ſur le petit nombre de malades que j'ai vû attaqués de cette eſpéce de fiévre, je crois pouvoir avancer qu'elle eſt moins dangereuſe que les autres eſpéces de fiévres malignes, ſur-tout que la premiere que je regarde comme la plus meurtrière de toutes. Les cordiaux & les diaphoretiques, entr'autres le kermés minéral, m'ont paru également indiqués & utiles dans l'eſpèce de fiévre maligne qui fait le ſujet de cette Note.

d'épidémiques, deux classes de fiévres aiguës qui mériteroient d'être distinguées. Si les fiévres intermittentes, les pleurésies, le cholera morbus ou autres maladies indigènes deviennent très-communes, on les nomme épidémiques. Si quelque fiévre étrangére à ce Païs-ci, telle par exemple que la catarrhale qui a parcouru toute l'Europe il y a quelques années, survient & se répand, on la nomme pareillement épidémique. Si je ne me trompe, on devroit distinguer ces deux classes de maladies.

Division des malad. épidemiques.

Je crois qu'on feroit bien de conserver le nom *d'épidémiques* aux fiévres aiguës qui surviennent & se répandent dans un Païs auquel elles sont étrangeres ou insolites (*a*), & d'appeller *populaires* les fiévres aiguës sporadiques devenues plus fréquentes. Non seulement cette distinction est fondée dans le fait; mais elle paroît encore utile, en ce qu'elle sépare des classes de maladies qui exigent souvent des vues toutes différentes pour leur traitement; puisque les fiévres sporadiques devenues plus fréquentes, exigent pour l'ordinaire à peu près le même traitement qui convient à ces fiévres lorsqu'elles sont moins communes; tandis que le traitement des fiévres vraiment épidémiques, varie presqu'à l'infini comme le caractére de ces fiévres. Qu'il me soit donc permis d'appeller sporadiques, tant les fiévres aiguës qui ont coutume de régner dans un Païs, que les mêmes fiévres devenues populaires, au sens que nous venons de donner à cette expression. Cela posé, je viens à l'objet de ce chapitre.

C'est une chose connue que les altérations passa-

(*a*) Quelques Auteurs donnent la même idée du mot épidémique, entr'autres Gorrhæus. *definit. Med.*

géres du même climat, y produiſent de tems en tems des fiévres épidémiques qui pour la marche, le caractére & les ſymptomes ſont très-différentes de celles qui ont coutume d'y régner. Les altérations ſucceſſives & permanentes du même climat, y établiſſent auſſi quelquefois en qualité de ſporadiques, des fiévres aiguës qui auparavant y étoient étrangeres. Par exemple, la fiévre miliaire eſt actuellement ſporadique à Turin; elle n'y étoit pas connue il y a ſoixante ans. Si donc les altérations du même climat, peuvent y faire régner en différens tems des fiévres aiguës très-différentes les unes des autres; il paroît également certain que les différences conſidérables & conſtantes de divers climats, doivent y faire régner des fiévres aiguës ſporadiques qui différent très-ſenſiblement les unes des autres. Ainſi le raiſonnement ſeul devoit faire entrevoir cette vérité qui d'ailleurs eſt conſtatée par l'obſervation. Les exemples qui ſuivent me paroiſſent ſuffiſans pour l'établir d'une maniére inconteſtable.

Je commence par la fiévre miliaire; quelques Auteurs l'appellent auſſi le pourpre. Cette eſpèce particuliére de fiévre aiguë obſervée à Leipſik vers 1652 (*a*), & qui de-là s'eſt répandue dans toute

Fiévre miliaire ſporadique du n[illegible] 1. exempl.

(*a*) Je ſuis ici l'époque qu'on a coutume de donner à la naiſſance de la fiévre miliaire, époque qu'on devroit peut-être reculer de beaucoup. On peut voir à ce ſujet la ſçavante Diſſertation de Fanton *de antiquit. & progr. miliarium.* Foreſtus, dans trois de ſes obſervations, à la fin du ſixième Livre, paroît décrire le miliaire avec les ſymptomes qu'on regarde aujourd'hui comme les plus caractériſtiques de cette maladie. Dans une de ces obſervations il ſe ſert même du mot de pourpre. La ſeconde eſt datée de 1556, cent ans avant l'époque qu'on a coutume de donner à ſon origine. Quoiqu'il en ſoit, ce qu'il nous importe d'établir, c'eſt qu'au-

l'Allemagne, en Angleterre, dans plusieurs Provinces de la France, en Savoïe, en Piémont, &c. Cette fiévre, dis-je, nous est encore étrangére, ainsi qu'à plusieurs autres Provinces méridionales de l'Europe. Lorsqu'elle s'établit quelque part, elle débute ordinairement par y être épidémique (*a*), & souvent plus pernicieuse aux femmes en couche. J'ai déjà dit plus haut que cette espèce d'éruption si familiére ailleurs aux fiévres tant bénignes que malignes des femmes en couche, ne s'observe point ici dans ces sortes de fiévres.

J'ai vu cet hyver à la fin de Février, une pleurésie avec crachement de sang, difficulté de se coucher sur le côté opposé, & des sueurs fréquentes & copieuses, mais non fétides, terminée le cinquiéme jour par une éruption de pustules miliaires rouges, abondantes, avec démangeaison. Depuis sept à huit ans j'ai vu peut-être trois ou quatre fois des éruptions approchantes de celle-là dans des maladies aiguës. Mais je regarde ces cas particuliers & insolites, comme des espèces d'accidens qui ne peuvent nous autoriser à regarder la fiévre miliaire comme une de nos fiévres aiguës sporadiques ou indigènes: d'autant plus que nous n'avons point encore vu de

---

jourd'hui cette fiévre est sporadique, commune & très-dangereuse dans certains Païs, tandis qu'on ne l'observe point dans d'autres. Voyez entr'autres Fanton *de antiquit. &c.* Allioni *de miliarium origine, naturâ &c.*

(*a*) Voyez *Hoffman Opera* tom. 2. pages 73, 74. *Allioni* dans l'ouvrage cité, & beaucoup d'autres. Il y a dans le Journal de Médecine de nombreux exemples de l'introduction épidémique de la fiévre miliaire dans différens endroits de la France. Elle n'y est pas toujours décrite sous ce nom, les sueurs copieuses qui lui sont familiéres lui ont fait plus d'une fois donner le nom de suette.

fiévre miliaire eſſentielle, réguliére, & accompagnée des ſymptomes qui lui ſont propres, & dont on peut voir la deſcription chez une foule de bons Auteurs.

Nous tirerons le ſecond exemple des fiévres catarrhales bénignes & malignes. Les ſymptomes qui ont fait ainſi nommer ces fiévres ſont l'enchifrenement, l'éternuement, la toux, l'enrouement, la terminaiſon par expectoration. La fiévre catarrhale bénigne n'eſt point accompagnée des ſymptomes familiers aux fiévres malignes. On obſerve le contraire dans les catarrhales malignes. L'extrême abbattement, le pouls foible & inégal, les ſoubreſauts des tendons &c., ſouvent même l'éruption de taches pourprées les diſtinguent des premieres. On peut voir des deſcriptions très-exactes de ces fiévres chez les meilleurs Auteurs Allemands. Preſque tous leurs écrits prouvent qu'elles régnent en qualité de ſporadiques en Allemagne, ou du moins dans la plus grande partie de ſes Provinces. Je pourrois tomber dans l'erreur, ſi j'entreprenois de faire l'énumération des Païs où elles ne ſont pas ſporadiques. Je me contenterai donc d'aſſurer qu'elles ne le ſont pas ici. Vers la fin de l'hyver de 1765 j'ai vu ſept à huit fiévres malignes, dont quelques-unes avoient les ſymptomes des catarrhales; elles étoient de plus pétéchiales, peut-être même contagieuſes; car dans la même famille cinq perſonnes en furent attaquées. N'aïant juſques-là rien obſervé de pareil, j'ai crû devoir regarder ces fiévres comme un accident hors du cours ordinaire des choſes; en un mot, je les ai conſidérées comme une eſpèce d'épidémie avortée.

Le charbon & la fiévre maligne qui l'accompagnent quelquefois, nous fourniſſent un troiſiéme

provinces du nord de l'europe.

exemple des différences remarquables qui s'obſervent entre les fiévres aiguës de différens climats. Cette maladie eſt ſporadique dans ce païs-ci. On l'obſerve ſur-tout chez le menu peuple ; beaucoup plus rarement chez les gens qui ſont à leur aiſe ; on en voit ſouvent pluſieurs en même temps dans notre Hôpital, tandis qu'on n'en trouve pas un ſeul exemple dans le Journal de l'hôpital de Mr. Storck qui comprend deux années. Je ne me ſouviens pas non plus d'en avoir vu à Paris, dans le temps que j'y fréquentois les Hôpitaux: ce qui, joint à l'examen des écrits des Médecins de différentes nations, me perſuade que cette maladie eſt étrangére aux Provinces du nord de l'Europe.

la peste n'est qu'épidémique en europe.

On ſçait en quatriéme lieu que la peſte eſt une eſpèce de fiévre maligne, qui régne en qualité de ſporadique dans quelques contrées de notre hémiſphére ; & qui eſt étrangére à l'Europe, & ne s'y obſerve que comme épidémique, & rarement.

f. stigmatiques spad. dans le nord.

Les fiévres *pétéchiales*, nommées auſſi par quelques Auteurs *ſtigmatiques*, *ponEticulaires*, *lenticulaires*, nous fourniſſent un cinquiéme exemple. On ſçait qu'elles tirent leur nom de la grandeur & de la figure des taches pourprées qui leur ſont familiéres. Ces fiévres ſont quelquefois bénignes, plus ſouvent dangereuſes, malignes, plus ou moins meurtriéres. Pour l'ordinaire l'éruption ſe fait vers le quatriéme ou le cinquiéme, quelquefois dès le premier ou le ſecond jour, quelquefois auſſi vers le ſixiéme ou le ſeptiéme. De même que dans la petite vérole & le miliaire, ainſi dans les fiévres pétéchiales l'éruption eſt quelquefois critique, ſuivie de ſoulagement très-marqué. Souvent auſſi elle ne paroît apporter aucun changement en mieux. Il n'y a aucun païs de l'Europe où on n'ait obſervé de ſemblables fiévres

épidémiques ;

épidémiques ; mais elles ſont ſporadiques, & pour ainſi dire habituées en Allemagne ; en particulier dans la baſſe Hongrie. Elles ne ſont point ſporadiques dans ce païs-ci. Il ſeroit inutile de répéter ici ce que j'ai dit page 47 à la fin de l'article qui concerne les fiévres catarrhales.

Si l'on vouloit nommer *pétéchiales*, toutes les fiévres dans leſquelles on obſerve des taches de pourpre ; il eſt certain que nous aurions tort de dire que les fiévres pétéchiales ne ſont point ſporadiques dans ce païs-ci. Nous obſervons de tems en tems de pareilles taches, non ſeulement dans la petite vérole ; mais même dans les fiévres malignes. Mais il eſt aiſé de ſe convaincre que ces fiévres ne doivent pas pour cela être nommées *pétéchiales*. Voici les points principaux qui les différencient. Dans les fiévres pétéchiales l'éruption de taches pourprées a lieu chez la plus grande partie des malades, tant chez ceux qui ſe tirent d'affaire, que chez ceux qui ſuccombent. Dans nos fiévres malignes, ces taches ſont un ſymptome aſſez rare, & au nombre des plus mortels. Dans les fiévres pétéchiales les taches pourprées ſortent très-rarement au-delà du ſeptiéme jour, le plus ſouvent vers le quatriéme, quelquefois plutôt. Dans nos fiévres malignes elles ont coutume de ſortir ſeulement lorſque la maladie tourne à la mort. Dans les fiévres pétéchiales l'éruption des taches eſt quelquefois ſuivie d'un ſoulagement très-conſidérable : au-contraire dans nos fiévres malignes ces taches ſont conſtamment ſymptomatiques, & annoncent pour l'ordinaire une mort prochaine. Enfin, dans nos fiévres malignes les taches de pourpre ſont clair-ſemées ; elles paroiſſent principalement au cou, à la poitrine ; elles ſont véritablement de couleur

en quoi le pourpre differe des petechies.

pourpre, comme le vin rouge foncé, quelquefois même elles tirent ſur le brun. Au contraire dans les fiévres pétéchiales ces taches ſont ordinairement d'un rouge de ceriſe; elles ſont plus nombreuſes; d'ordinaire on en voit beaucoup aux reins & aux feſſes. Telles ſont les principales différences qu'il y a entre les fiévres pétéchiales proprement dites, & nos fiévres ſporadiques malignes dans leſquelles on obſerve quelquefois des taches pourprées. La comparaiſon attentive des obſervations que j'étois à portée de faire ſur nos fiévres, avec les deſcriptions que les meilleurs Auteurs nous ont données des fiévres pétéchiales, m'avoit déjà fait ſentir ces différences. Mais l'occaſion que j'ai eue l'hyver de 1764 d'obſerver ici quelques fiévres malignes de ce dernier genre, m'a pleinement convaincu de la réalité des différences que je viens d'établir entre ces ſortes de fiévres.

Nous avons parlé ailleurs (*a*) des fiévres intermittentes pernicieuſes, tant de celles qui gardent encore le type intermittent, que de celles qui ſous le type de continues, ne ſont dans le fait que des fiévres tierces dégénérées. Celles-ci conſervent toujours entre elles des points d'analogie très-ſenſibles; mais avec cela il s'en faut de beaucoup qu'elles ne ſoient toujours & par-tout parfaitement ſemblables. L'obſervation fait connoître qu'elles régnent dans la ſaiſon des intermittentes; qu'elles ont pour l'ordinaire des redoublemens marqués, ſoit en tierce, ſoit en quotidienne ou double tierce; qu'elles ſe terminent ſouvent en vraies intermittentes difficiles à guérir, ou qui du moins reviennent aiſément, & à pluſieurs repriſes. Un

(*a*) Page 9.

frisson sensible précéde pour l'ordinaire chaque redoublement, & alors ces fiévres ont coutume de céder au kinkina bien administré. Quelquefois les redoublemens ne sont point précédés de *frisson*, & alors le kinkina est d'une efficacité moins assurée. Enfin quelquefois après avoir préludé sous le type d'intermittente, la fiévre paroît prendre absolument le type des continues proprement dites & malignes. L'éruption de parotides & de taches pourprées est familiere à cette derniere espèce d'intermittente pernicieuse dégénérée en continue, & le kinkina y réussit moins que dans toutes les autres.

Les fiévres intermittentes pernicieuses dont je viens de parler, fournissent un septiéme exemple des grandes variétés qui s'observent entre les fiévres aiguës *sporadiques* qui régnent en différens païs. Elles ne sont point sporadiques à Montpellier; elles le sont dans les endroits humides & marécageux (*a*): d'autant plus communes pour l'ordinaire, & d'autant plus pernicieuses, que le païs est plus couvert d'eaux stagnantes remplies de vase & de végétaux qui pourrissent. Moins communes & moins pernicieuses, si le païs est simplement humide, riche en prairies, arrosé de quelque riviere dont le cours soit lent & le lit rempli de roseaux. La fiévre décrite par nombre d'Auteurs Allemands, sous le nom d'ardente cholérique, quelquefois sous celui de fiévre bilieuse, se rapporte évidemment au genre de fiévre dont il est ici question. Elle se termine souvent en tierce intermittente, comme on l'a remarqué. Et suivant la description qu'en donnent ces Auteurs, elle a un rapport manifeste avec la fiévre

(*a*) Voyez entr'autres Pujati *de Morbo Naroniano*, Lancisi *de noxiis paludum effluviis*.

intermittente cholérique décrite par Torti (*a*). Cette fiévre est sans doute sporadique dans plusieurs Provinces de l'Allemagne ; elle ne l'est point ici.

...v. int. très-rares à ...terbourg & aux ind.

Les fiévres intermittentes, tierces & quartes, si communes dans presque toutes les parties de l'Europe, sont, au rapport de Weitbrecht (*b*), une chose extraordinairement rare à Peterbourg, quoique la campagne humide & marécageuse qui l'environne paroisse avoir toutes les qualités nécessaires pour produire abondamment de ces fiévres. Cette espèce de fiévre n'est pas moins étrangére aux Indes orientales, suivant le rapport de Bontius (*c*) qui m'a été confirmé par une personne qui y a demeuré long-tems.

Cholera morbus spontané très-rare en hol. et en hongrie.

Le cholera morbus paroît étranger au sujet que nous traitons. On peut cependant le considérer à juste titre comme une fiévre bilieuse très-aiguë, qui fait crise par le vomissement & le cours de ventre, & qui n'a lieu que dans les grandes chaleurs (*d*). Sous ce point de vue le cholera morbus

(*a*) *Therap. spec. lib.* 3. *cap.* 1.

(*b*) Hinc rarissimè, *dit-il*, febres tertianas quartanas-ve aut similes ex aëre stagnante deduci solitos morbos Petropoli deprehendes. Imo si fortasse in ægrotum talem incideris, ille si non febrem ipsam, certè fomitem secum ipse ex Poloniâ aut Oriente attulit. §. 13. *De febrili constitutione Petechisante Petropoli anno* 1735 *grassante. apud Haller. Disp. Med.*

(*c*) De Medicinâ Indor. cap. 14.

(*d*) On voit que nous ne parlons ici que du cholera morbus spontané, maladie propre aux chaleurs de la canicule, & non de celui qui est produit par quelque chose de pernicieux introduit dans l'estomac, tel que les fruits cruds d'été pris en trop grande quantité, quelque liqueur fermentante, comme le moût bû sans ménagement, quelque poison avalé. *Qui ab ingluvie aut crapulâ*, dit Sydenham, *nullo temporis discrimine passim excitatur affectus*, *ratione symptomatum non absimilis*, *nec eamdem curationis methodum respuens*, *tamen alterius est subsellii*.

a un rapport immédiat à l'objet de ce chapitre, & fournit, si je ne me trompe, un septiéme exemple des différences remarquables que les variétés des climats mettent entre les fiévres aiguës sporadiques qui y régnent. Boerahave n'en parle pas dans ses Aphorismes, non plus qu'Eller dans ses observations. Junker (*consp. Therap. special.*) n'en traite pas dans un chapitre particulier. Ce qu'il dit, page 516, n°. 13, donne lieu de croire qu'il confond notre cholera morbus avec la fiévre qu'il décrit sous le nom d'ardente cholérique, quoique ces deux maladies différent très-manifestement l'une de l'autre. Sa critique déplacée du traitement que Celse propose pour le cholera morbus, ajoute un nouveau degré de vraisemblance à notre soupçon, qu'il n'avoit point de connoissances pratiques de cette maladie. J'ajoute encore que d'après l'examen attentif des chapitres d'Etmuller & d'Hoffman qui traitent du cholera morbus, j'ai jugé de même que ces Auteurs n'avoient point eu de connoissances pratiques, expérimentales de cette maladie (*a*). Par exemple, lorsqu'Etmuller dit en parlant du pronostic, *periodum observat tertianariam*, &c. il paroît évidemment confondre la fiévre tierce cholérique, avec le cholera morbus, dont la marche est continue. Lorsqu'il dit *cholera quæ sponte suâ sine manifestâ causâ externâ corripit ægros*, *ut plurimùm est funesta ac fere lethalis*, lorsqu'Hoffman dit de même *ea* (*prognosis*) *in cholericâ passione plerumque lethalis.* Ces Auteurs avancent une chose très-contraire à

(*e*) Nous parlons toujours du cholera morbus spontané, proprement dit, qu'on observe dans les grandes chaleurs.

l'obſervation : car malgré les ſymptomes formidables qui accompagnent ſouvent le cholera morbus que nous obſervons ici tous les Étés, il eſt rare que les malades en meurent. Il ſeroit aiſé, mais ſuperflu, de ſuivre cet examen dans de plus grands détails. Je n'ajoute qu'un mot ; c'eſt que dans les nombreux exemples de cholera morbus qui ſe trouvent à la fin du chapitre où Hoffman traite de cette maladie, il n'y en a pas un ſeul qui appartienne véritablement au cholera morbus ſpontané des grandes chaleurs. D'après ces réflexions, je penſe donc que cette maladie bien décrite par Sydenham, & quelqu'autres Auteurs, ne s'obſerve pas également par-tout, & qu'il y a lieu de ſoupçonner qu'elle eſt étrangére à la Hollande & au nord de l'Allemagne. On trouve dans les inſtitutions cliniques de Ludwig, célébre Profeſſeur de Leipſik, un paſſage qui me confirme dans ce ſoupçon. *In noſtris terris*, dit-il, *vel ipſe morbus, vel certè vehementior ejus gradus rariùs occurrit, in regionibus calidioribus frequentior omnino eſt.*

aphtes étrangers ici.

Les aphtes nous fourniſſent encore un exemple de la grande influence des climats ſur les fiévres aiguës. Ce ſymptome ſi grave & ſi commun dans les fiévres aiguës de certains païs du nord, nous eſt étranger, comme à tant d'autres Provinces de l'Europe (*a*). A peine me ſouviens-je d'avoir vu une fois ou deux chez des adultes malades de fiévres aiguës, ſortir des aphtes dans la bouche avec une

(*a*) *Periti & exercitati viri* (dit Vanſwieten §. 982,) *qui in talibus locis* (*calidioribus*) *praxim Medicam exercuerant, ad Septentrionales dum pervenerant, mirati ſunt morbum hunc quem nunquam viderant. Mihi ipſi olim in patriâ praxim facienti nihil frequentiùs occurrebat quàm apthas videre in morbis acutis; Viennæ autem per quinque jam annos degenti, ne ſemel quidem illas adhuc videre contigit.*

ſalivation très-conſidérable, & qui paroiſſoit avoir quelque choſe de critique. J'ai vu auſſi, quoique bien rarement, des fluxions ſcorbutiques ſuccéder à des fiévres aiguës. On obſerve auſſi quelquefois chez les enfans des aphtes très-fâcheuſes, qui même dégénérent chez quelques-uns en gangrene. Mais ces obſervations particuliéres ne m'empêchent pas d'aſſurer que les aphtes, ſymptome très-grave de fiévres-aiguës, telles qu'elles ſont décrites par Boerahave & ſon illuſtre Commentateur, nous ſont étrangéres. Et je ſuis intimement perſuadé que tout Praticien de ce païs-ci, qui ſe donnera la peine de lire attentivement le chapitre de Boerahave que je viens d'indiquer, ſera du même avis.

On n'obſerve que bien rarement ici, mais néanmoins on y obſerve quelquefois dans les fiévres malignes, que le ſang épanché dans les premieres voies, produit des déjections de ſang noir & caillé, quelquefois auſſi un vomiſſement de ſang noir & liquide, avec des foibleſſes extrêmes. Ce qui ne s'obſerve que rarement ici, eſt le ſymptome commun & dénominatif de l'eſpèce particuliére de fiévre maligne qui a ſi ſouvent ravagé la Vera-Cruz, & qu'on appelle ordinairement vomito-prietto. L'air infecté par des eaux ſtagnantes, qui en Europe produit ſi ſouvent des fiévres intermittentes pernicieuſes, ſoit ſimples, ſoit dégénérées en continues & malignes; cette même infection de l'air produiſoit à la Vera-Cruz le vomito-prietto. Un Négociant de Cadix, homme très-digne de foi, & qui y a fait pluſieurs voïages, m'a aſſuré en dernier lieu que cette maladie y étoit beaucoup plus rare, depuis qu'un Religieux commis & enſuite récompenſé par le Gouvernement, en a fait deſſécher les marais.

Je citerai enfin pour dernier exemple, la fiévre

vomito-prietto

fi. jaune

jaune de l'Amérique. Je n'ai pu jufqu'ici me procurer l'ouvrage de Warren fur cette fiévre ; mais la defcription que Mr. Lining en a donnée dans le Journal de Médecine (*a*), fuffit pour nous faire connoître à quel point cette efpèce de fiévre maligne différe de celles qu'on a coutume d'obferver en Europe. Elle nous fait fentir en même tems, que nous pourrions vraifemblablement rapporter un beaucoup plus grand nombre d'exemples des variétés des fiévres aiguës fporadiques des différens climats, fi nous avions fur les fiévres des autres parties du monde, des ouvrages auffi détaillés que ceux que nous avons fur celles de l'Europe.

Je ne répéterai point ici ce que j'ai dit plus haut, pages 10 & 11 au fujet de l'efpèce de fiévre aiguë qui accompagne l'éréfipele à la face ; & je ne chercherai point à groffir minutieufement le nombre des exemples qui confirment la vérité des remarques qui font l'objet de ce chapitre. Je me hâte de paffer aux réflexions importantes que fuggérent ces remarques, quelques fimples qu'elles puiffent paroître.

Les fiévres aiguës fporadiques de différens climats, offrant des variétés très-confidérables ; il eft clair qu'il y a un vice radical dans prefque tous nos livres qui les fuppofent fauffement les mêmes par tout, ce qui peut être la fource des plus grandes erreurs. Ainfi j'avoue que dans les commencemens de ma pratique à Montpellier, faifant une étude particuliére des ouvrages d'Hoffman, j'ai été long-tems dans une efpèce de perplexité, ne pouvant concilier ce que j'obfervois fur nos fiévreux, avec les defcriptions des fiévres aiguës que nous donne cet Auteur. Ainfi lorfque Ludwig, dans fes inftitutions cliniques,

(*a*) Tom. 8. pag. 408.

cliniques, divise les fiévres continues rémittentes en catarrhale bénigne, catarrhale maligne, pétéchiale, & le pourpre : (j'omets à dessein la peste, la petite vérole, la rougeole & la fiévre scarlatine qu'il fait entrer dans l'énumération de ces fiévres) cette division peut convenir aux fiévres aiguës sporadiques de son païs ; mais donnée sans cette restriction, il est certain qu'elle n'est point bonne (*a*).

J'observe en second lieu, que tout ouvrage sur les fiévres aiguës, fait uniquement d'après les livres, & combien y en a-t-il de cette espèce, ne peut qu'être mauvais ; que souvent même il sera d'autant plus mauvais pour le païs où il paroîtra, qu'il aura été compilé d'Auteurs étrangers plus habiles, & qui auront écrit d'après leurs propres observations ; qu'il importe au contraire que chaque Auteur s'attache à décrire les fiévres aiguës sporadiques, d'après les observations, telles qu'elles se présentent dans son païs : qu'il ne suppose pas qu'elles sont les mêmes par-tout ; qu'il avertisse du contraire ; & que pour les descriptions & le traitement des

(*a*) De pareilles réflexions donnent pour ainsi dire une clef nécessaire pour bien entendre les ouvrages de beaucoup d'Auteurs, & pour sentir les raisons du peu d'accord qu'on trouve souvent entre eux, pour ce qui concerne la description & le traitement des fiévres aiguës. Elles font sentir également à quoi se réduisent nombre de dissertations vagues sur les crises & les jours critiques. Il est certain que dans cette matiere, ce qui est vrai dans un païs, peut bien ne l'être pas dans un autre, & que l'autorité d'Hipocrate & de Galien, est un moien très fautif de se décider sur ce sujet, comme sur une infinité d'autres. Nombre d'Auteurs auroient dû d'ailleurs remarquer que les crises proprement dites ne sont point familieres à toutes les espèces de fiévres aiguës. On peut voir ce que nous avons dit à ce sujet, en parlant de la fiévre maligne proprement dite, autrement de la fiévre maligne *des jeunes gens*, page 31 à la dernière ligne. crises.

fiévres aiguës ſporadiques des autres païs, ſoit éloignés, ſoit différens très-notablement du ſien, par l'expoſition, la ſituation, &c. il renvoie aux Auteurs obſervateurs de ces païs-là, qu'il recommande de les prendre pour guides.

On m'objectera ſans doute, que les différences qu'on remarque entre les fiévres aiguës ſporadiques de différens païs, ne ſont que des variétés peu conſidérables; que ces variétés ne changent pas bien ſenſiblement le traitement qu'elles exigent; & que ſans s'arrêter minutieuſement à ces petites différences, il vaut mieux réduire les fiévres aiguës ſporadiques de tous les païs à quelques genres peu nombreux, par exemple, aux fiévres putrides, ardentes & malignes (*a*), & en décrire la marche, les ſymptomes & le traitement, d'une maniere générale qui les embraſſe toutes. Mais qu'il eſt aiſé de ſentir le peu de ſolidité d'une pareille objection. Je ne m'arrêterai point à faire remarquer les différences très-conſidérables du traitement qu'emploient dans les fiévres aiguës, les Médecins de différens païs. Il faut convenir que cette preuve ne paroîtroit pas entiérement déciſive pour quiconque ſçait évaluer le pouvoir qu'exercent ſur nous les préjugés & l'exemple, & la grande part qu'a la nature aux évenemens des fiévres aiguës. Mais je ſoutiens qu'à s'en tenir à leur ſeule deſcription, il eſt évident qu'il y a entre les fiévres aiguës ſporadiques de différens païs, non de petites variétés, mais des différences très-réelles & très-conſidérables, qui doivent néceſſairement influer ſur leur traitement. On com-

(*a*) Les inconvéniens de cette diviſion des fiévres aiguës ſeront diſcutés dans le ſecond Mémoire.

mence d'ailleurs à s'appercevoir, juſqu'à quel point cette maniere de généraliſer les objets de notre art peut être nuiſible. La ſpéculation généraliſe les objets. Les connoiſſances expérimentales, vraiment utiles, ſuivent pour l'ordinaire une route oppoſée, & les détaillent d'autant plus qu'elles ſe perfectionnent davantage. Ainſi je penſe qu'un jeune Médecin peut puiſer dans l'énumération que nous avons donnée des différentes eſpèces de fiévres malignes ſporadiques qu'on obſerve dans ce païs-ci, des idées plus poſitives de ces fiévres, que dans les livres où elles ſont toutes englobées indiſtinctement ſous le ſeul nom de *la fiévre maligne*.

utilité de ces mém.

SECTION TROISIÉME

Sur les fiévres épidémiques (a).

CE n'eſt pas mon deſſein de répéter ici ce qu'on trouve par-tout ailleurs au ſujet des fiévres épidémiques. Je me bornerai à une ſeule réflexion.

Si l'on ſuivoit la méthode que nous venons d'indiquer dans le chapitre précédent; ſi dans les traités des fiévres aiguës on s'appliquoit à recueillir les différences remarquables qui ſe trouvent entre les fiévres aiguës ſporadiques de différens païs; il eſt certain qu'on parviendroit peu à peu à des connoiſſances beaucoup plus exactes que celles que nous avons juſqu'ici, des grandes variétés de ces fiévres. Et dans le nombre des avantages qu'on pourroit tirer de telles

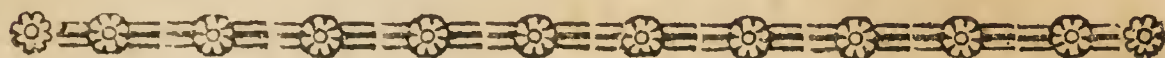
(*a*) Nous continuons d'emploïer cette expreſſion dans le ſens que nous lui avons donné au commencement de la Section précédente.

connoiſſances, il y en a un qui ſe rapporte aux fiévres épidémiques.

On ſçait que les fiévres aiguës épidémiques qui ſurviennent dans tel ou tel païs, n'ont ſouvent que peu ou point de rapport, pour la marche & le traitement qu'elles exigent, avec les fiévres aiguës ſporadiques qu'on a coutume d'y obſerver. Mais ces fiévres épidémiques qui ſont nouvelles pour le païs où elles ſurviennent, ſont ſporadiques & pour ainſi dire habituées ailleurs. Ainſi le miliaire habitué en Allemagne, a paru ſucceſſivement dans nombre d'endroits différens, comme une fiévre épidémique & nouvelle. La peſte fiévre ſporadique de quelques contrées de la terre, ne paroît que très-rarement dans les différentes Provinces de l'Europe. La fiévre épidémique qui régna en Hollande en 1719 (*a*), n'étoit autre choſe que la tierce bilieuſe ou cholérique qui, comme nous l'avons dit plus haut, paroît être ſporadique dans quelques Provinces de l'Allemagne. Les fiévres catarrhales bénignes & malignes, ſporadiques dans pluſieurs des mêmes Provinces, ne s'obſervent ici que par épidémies, &c. D'où il ſuit qu'un recueil exact des fiévres ſporadiques qui régnent dans les différentes parties de la terre, éclaireroit en même tems tous les Médecins, & les tiendroit pour ainſi dire prêts ſur les fiévres épidémiques; & que ſurvenant une telle fiévre, ils ſçauroient à quelle fiévre ſporadique de tel ou tel païs elle ſe rapporte, & quels Auteurs ils devroient principalement conſulter ſur leur traitement. Si Sydenham avoit eu un tel ſecours, de ſembables

(*a*) Koker *de morbo epidem. anni* 1719. *apud Hall. diſp. Med.*

idées, il ne ſe ſeroit peut-être pas trompé, comme il l'a fait, ſur la fiévre miliaire, lorſqu'en 1684 elle s'introduiſit en Angleterre, où juſqu'alors elle étoit inconnue.



SECOND MÉMOIRE

SUR LES FIÉVRES AIGUES,

Contenant une revuë ou examen critique, des principales dénominations & diviſions de ces fiévres, qui ont été en uſage, ou qui le ſont encore aujourd'hui.

UN des principaux objets du précédent Mémoire, étoit d'indiquer la méthode qui me paroît devoir être ſuivie dans la deſcription des fiévres aiguës. J'ai tâché de faire ſentir que les différences remarquables qu'il y a entre les fiévres aiguës ſporadiques de différens Païs, étoient une des cauſes du peu d'accord des Auteurs, quant à ce qui concerne la deſcription & le traitement des fiévres aiguës; que l'obſervation de ces différences avoit été trop négligée, & que quiconque vouloit faire un bon traité des fiévres aiguës, ne devoit jamais la perdre de vûe. Je me propoſe dans ce ſecond Mémoire de déveloper une autre cauſe qui n'a pas moins contribué à retarder les progrès de la Médecine dans l'exacte connoiſſance des fiévres aiguës. Cette cauſe conſiſte dans l'imitation ſervile & mal-entendue des Anciens, de Galien ſur-tout, qui placé, quoiqu'en puiſſent dire ſes admirateurs outrés & ceux d'Hipocrate (*a*), placé, dis-je, au

(*a*) Un nombre infini d'Auteurs célébres ſemble s'être fait des enthousiasme

berceau de la Médecine, n'a pû que défricher la partie de cet Art qui concerne les fiévres aiguës. Ces fiévres infiniment plus compliquées que la plûpart des autres maladies, demandoient pour être bien connues, les travaux effectifs & non l'imitation stérile de plusieurs siécles, & que la Médecine fût en même-tems cultivée avec succès, comme elle l'est de nos jours, dans une grande étendue de la terre. Je vais donc tâcher de faire voir comment la servile imitation des Anciens a retardé les progrès de notre Art dans cette partie, & toute la confusion & les contradictions qu'a produit cette imitation, souvent peu exacte & mal entendue. Par conséquent j'exposerai dans ce second Mémoire les réflexions que m'a fait faire sur cet objet, l'examen attentif des principaux ouvrages que nous avons sur les fiévres aiguës. J'ai été long-tems incertain sur

---

Anciens, sur tout d'Hipocrate & de Galien, des espéces de Dieux de la Médecine, auxquels rien n'a été caché de ce que renferme l'étendue immense de cet art. Il semblent avoir fait vœu de leur faire hommage de toutes leurs connoissances, & n'être satisfaits de ce qu'ils écrivent, qu'autant qu'ils peuvent l'étaïer de quelque passage de ces Auteurs, auquel ils s'efforcent souvent en vain de faire signifier la même chose. Je demande pardon aux illustres Auteurs de ce siécle, qui pourroient avoir adopté une telle manière de penser & d'écrire, si je dis avec autant de franchise ce que j'en pense. Dans le fonds ces Peres de la Médecine, quelques talens, quelque capacité qu'on leur suppose, n'étoient pas d'une nature supérieure à la notre. Riches de leurs travaux & de ceux de tous les âges intermediaires, il est naturel que nous aïons une infinité de connoissances qui leur manquoient, & nous ne pouvons mieux nous montrer leurs dignes imitateurs, qu'en profitant des observations bien faites qu'ils nous ont laissées, & en travaillant sans relâche comme ils l'ont fait de leurs tems, à augmenter le fonds de connoissances que nos Prédécesseurs nous ont transmis, & à purger l'art des erreurs qu'ils y ont introduites.

l'ordre dans lequel je rangerois ces réflexions ; mais enfin je me ſuis déterminé à les diſpoſer ſous les titres des dénominations par leſquelles on a déſigné leurs différentes eſpéces. Je commence par les fiévres ardentes.

SECTION PREMIERE

Des différentes idées qu'on a attaché ſucceſſivement à cette expreſſion fiévre ardente.

LES Auteurs citent ſi ſouvent Hipocrate en parlant de la fiévre ardente, qu'on ſe perſuaderoit aiſément que ce Pere de la Médecine emploïoit le mot *cauſus* & ſes dérivés, préciſément dans le même ſens que le même mot & ceux de fiévre ardente, ont été emploïés par Galien & ceux qui l'ont ſuivi : cependant rien de plus contraire à la vérité. Hipocrate emploïe quelquefois le mot *cauſus*, pour ſignifier une *fiévre forte*, une *fiévre vive* (*a*), en un mot pour ſignifier non l'eſpéce mais le degré de la fiévre. Mais pour l'ordinaire il s'en ſert pour déſigner en général les fiévres aiguës dangereuſes & meurtrières. Il comprenoit toutes ces fiévres ſous la dénomination générale de fiévres ardentes, à-peu-près comme nous les avons compriſes avec la plus grande partie des Praticiens fran-

causus. hyp. int [redacted] par la une fi. forte & vive

(*a*) C'eſt dans ce ſens qu'il prend évidemment le mot *cauſus* à la fin de l'hiſtoire du premier malade de la troiſiéme Section, du troiſieme liv. des épid. lorſqu'il dit, *cibos faſtidiebat*, & *continenter febre ardente laborabat.*

çois, ſous la dénomination générale de fiévres malignes : ce qui ſuit naturellement de ce qu'on ne connoît point d'autre expreſſion dont il ſe ſoit ſervi, comme les modernes, pour diviſer ces fiévres en différentes eſpéces. Et d'ailleurs il eſt aiſé de s'en convaincre, en conſidérant attentivement pluſieurs paſſages de ſes ouvrages où cette expreſſion eſt évidemment emploïée dans le ſens que je viens de dire, principalement dans les premiers livres de ſes épidémies. Remarquons en paſſant, que ſes obſervations ſur le pronoſtic des fiévres ardentes, doivent par conſéquent être appliquées aux fiévres aiguës en général; & que ce ſeroit abuſer, comme on ne l'a que trop fait, de l'érudition, que de les appliquer uniquement à une eſpéce particulière de fiévre aiguë, qu'on diſtingueroit ſous le nom d'ardente, d'autres fiévres aiguës appellées putrides, malignes &c.

Galien n'eſt pas toujours d'accord avec lui-même ſur la fiévre ardente, & il eſt clair que ſes variations ſur cette fiévre, ont été la ſource du peu d'accord qu'on remarque dans ce que les Auteurs ont écrit ſur le même ſujet. Pour ce qui concerne la marche de cette fiévre, dans pluſieurs endroits il l'a fait tierce continue (*a*), & néanmoins il parle ailleurs (*b*) d'une fiévre du genre des ardentes, & qui marche ſans redoublemens. Souvent il donne la chaleur brûlante & une ſoif intariſſable, pour les ſignes caractériſtiques de cette fiévre; & de cette manière il ſemble

(*a*) *Nam exquiſita febris ardens*, (de Criſib. Lib. 2. Cap. 6) *cum omnia alia ſervet exquiſitæ tertianæ indicia, eo ſolo differt, quod neque cum rigore invadit, neque ad infebricitationem deſinit.*

(*b*) Même chap. un peu plus bas.

ſemble la diſtinguer avec préciſion de toute autre eſpéce de fiévre aiguë, mais dans d'autres endroits de ſes ouvrages, il n'eſt pas ſi précis ſur la néceſſité de ces ſignes. Il lui ſuffit que le feu intérieur qui, ſelon lui, produit cette fiévre, ſe manifeſte par d'autres effets, comme langue ſéche, brune, noire, délire, ſentiment de chaleur interne, l'aſſoupiſſement, le dégoût, peu de fiévre avec des ſymptomes graves, le froid des extrémités (a). En un mot dans certains endroits de ſes ouvrages, il ſemble reſtreindre le ſens de cette dénomination, tandis qu'ailleurs il paroît l'étendre beaucoup, & lui faire embraſſer à-peu-près comme Hipocrate, toutes les fiévres aiguës dangereuſes & meurtrières.

Galien n'a point parlé de fiévres malignes, du moins dans le même ſens que les modernes. Cependant il n'y a pas lieu de douter qu'il n'en ait beaucoup vû de ſemblables à celles que nous nommons ainſi, & il eſt clair que chez lui, elles étoient compriſes & traitées ſous la dénomination de fiévres ardentes. Bien plus, de même que nous diviſons les fiévres aiguës en bénignes & malignes, ainſi Galien ſemble diviſer, quoique très-rarement, les fiévres ardentes en bénignes & malignes. Dans pluſieurs endroits de ſes Commentaires ſur les épidémiques d'Hipocrate, il parle de fiévres ardentes douces, modérées, dont les malades ne mouroient pas. Ailleurs il parle de fiévres ardentes pernicieuſes. Enfin en expliquant l'article 35 du troiſième Commentaire ſur le troiſième Livre, *nares pauca ſtillarunt* il dit, *hoc in comitibus eſt malignarum ardentium febrium, ut ſanguinis eruptio-*

(a) Voyez entr'autres ſon troiſième Commentaire ſur le troiſième Livre des épid. §. 34 & ſuivans.

nes lenium ; & en parlant ainsi, il semble prendre précisément l'expression *fiévres ardentes*, dans le même sens que nous celle de *fiévres aiguës*, & les diviser comme nous en bénignes & en malignes, à raison du danger, & des symptomes qui, familiers à ces dernieres, ne s'observent pas dans les fiévres bénignes.

Galien, comme nous venons de le voir, n'a pas toujours pensé de la même manière au sujet de la fiévre ardente. Les Auteurs qui l'ont suivi sont encore moins d'accord entr'eux. Les uns considérent cette fiévre, non comme une espéce distincte & particulière de fiévre aiguë, mais plutôt, pour parler le langage des Naturalistes, comme une variété de la fiévre putride, dans le cours de laquelle surviennent les symptomes que nous venons de dire (*a*). D'autres au contraire en traitent comme d'une fiévre distincte, qui a une marche, des signes, un traitement qui lui sont particuliers. Tels sont la plûpart des Auteurs qui ont traité dans un chapitre particulier de la fiévre ardente. Les uns veulent que ce soit une fiévre synoque ; *perpetuus*, dit Fernel, & *constans ardor, nec manifestè tertiano motu excandescens.* D'autres veulent qu'elle ait essentiellement des redoublemens en tierce (*b*). Enfin Riviere en admet de deux espéces, l'une synoque, l'autre avec des redoublemens en tierce.

Etmuller traite des fiévres aiguës sous ces deux titres, *fiévres ardentes*, *fiévres malignes.* En examinant attentivement le premier de ces deux chapitres, on remarque aisément qu'il a compris sous le titre de fiévres ardentes, les fiévres que d'autres Auteurs appellent putrides, tant la synoque,

(*a*) Entr'autres Plater, Sylvius.
(*b*) Holier de *de morb. internis.* Boerahave, &c.

que les continues avec redoublement, & qu'il regarde précisément comme la véritable fiévre ardente, celle que Boerahave traite sous le nom de synoque putride. Remarquons en passant qu'il assure que dans ces sortes de fiévres, le pouls est fort & élevé. S'il est petit, dit-il, il y a de la malignité.

A considérer ce que Monsieur Lieutaud dit du pouls de la fiévre ardente, *que dans le commencement il est vif, dur & fréquent; mais qu'après quelque-tems il devient foible & irrégulier, avec beaucoup d'accablement* (a). On s'apperçoit aisément que la fiévre qu'il décrit sous le nom d'ardente, auroit été regardée par Etmuller comme une fiévre maligne. Lieutaud.

Enfin beaucoup d'Auteurs me paroissent avoir pris le change, en traitant des fiévres ardentes & des fiévres malignes, comme de fiévres parfaitement distinctes & séparées. Ils auroient dû remarquer que les modernes avoient insensiblement appellé malignes, les fiévres que les anciens nommoient ardentes, & que traiter à part de ces fiévres, c'étoit faire deux genres différens de fiévres, de deux dénominations différentes du même genre. Le célébre Boerahave a imité les anciens avec trop de sagacité pour tomber dans une pareille faute. Il est aisé de voir qu'il a compris & décrit les fiévres malignes des modernes, sous le titre *febris ardens*. Boerhaave!

Ces remarques suffisent pour faire connoître combien la doctrine des Auteurs, sur la fiévre ardente, est peu uniforme. Et on en sera peu surpris, si l'on fait attention que le degré de chaleur

(a) Mr. Fizes dit au contraire, *pulsus magnus est fortis valdè citatus.*

& de soif, qu'on a donné pour symptomes caractéristiques de cette fiévre (a), ne présente à l'esprit rien de fixe & de déterminé, & qu'il n'est guéres possible de décider à quel degré de chaleur & de soif une fiévre ne doit plus être appellée *putride* mais *ardente*; sur-tout si l'on remarque d'ailleurs que cette chaleur ne doit pas s'estimer seulement sur celle de l'habitude du corps (qui comme nous disent plusieurs Auteurs, souvent n'est pas fort chaude, quelquefois même est froide,) mais principalement à ses effets, tels que la langue séche, brune, noire, le délire, la peau aride &c., & sur-tout la soif: encore remarque-t-on que celle-ci est souvent diminuée ou même éteinte par le concours de différentes circonstances.

J'observe encore, avant de finir cet article, que les Auteurs qui parlent des symptomes qui constituent la fiévre lypirie, comme appartenant uni-

---

(a) Remarquons au sujet de ces signes, que dans l'origine ils paroissent avoir été plutôt tirés du raisonnement que de l'observation. Le mot grec qui signifie la fiévre, est dérivé du mot qui signifie le feu. En conséquence les Anciens ont été portés à croire que l'essence de la fiévre, consistoit dans la chaleur: ils ont appellé feu brûlant les fiévres les plus dangereuses & meurtrières, & ils ont pensé que les signes de ce feu brûlant, devoient être une chaleur extrême & une soif intarissable. Mais l'observation a dû redresser les Ecrivains observateurs. Aïant remarqué que ces signes n'étoient rien moins que constans, ils ont jugé que quoiqu'ils fussent les effets naturels de ce feu brûlant, néanmoins nombre de circonstances accidentelles pouvoient les empêcher de paroître, & qu'il suffisoit que ce feu brûlant se manifestât par d'autres signes, tels que la langue séche, &c. Remarquons encore a cette occasion, que cette théorie des Anciens paroît être un des exemples les plus frappans de l'influence des langues sur les opinions.

quement à la fiévre ardente portée au plus haut degré ; j'obſerve , dis-je , que ces Auteurs ſont contredits par l'obſervation , du moins ceux qui diſtinguent les fiévres ardentes des fiévres malignes ; car il n'eſt pas rare d'obſerver ce ſigne de mort, dans celles qu'on traite journellement ſous ce dernier nom.

SECTION SECONDE

Sur les fiévres putrides.

ON ſçait que Galien eſt le premier des Auteurs dont les écrits nous ſont parvenus , qui fait mention des fiévres putrides. Il faiſoit conſiſter l'eſſence de la fiévre dans une chaleur contre nature. Suivant cette idée il diviſoit toutes les fiévres en ſimples ou non putrides, & en putrides. Selon lui les premières étoient occaſionnées par un ſimple échauffement : dans les putrides cet échauffement étoit produit par la corruption, l'altération des humeurs. Il rangeoit dans la première claſſe l'éphémére, la ſynoque non putride & la fiévre hectique. Attribuant la première au ſimple échauffement des eſprits (*a*) ; la ſeconde, à celui du ſang ; enfin l'hectique , à un échauffement de la ſubſtance même du cœur. Il rangeoit dans la claſſe

(*a*) Il nommoit ainſi le fluide qui roule dans l'aorte & ſes branches , le ventricule gauche du cœur & les veines pulmonaires , fluide qu'il croïoit , ſuivant les idées de ce tems-là , n'être pas de véritable ſang , mais quelque choſe de plus ſubtil.

des putrides, toutes les autres fiévres, tant intermittentes que continues, même les fiévres aiguës qu'on appelle symptomatiques (*a*). Ainsi Galien désignoit sous cette dénomination, de même que la foule qui l'a suivi, une classe & non une espèce particuliére de fiévres. N'oublions pas de faire remarquer que dès son origine, cette dénomination avoit été tirée d'une supposition gratuite: car on ne conçoit pas trop, comment dans les fiévres que Galien appelloit simples, un échauffement pourroit s'exciter dans une humeur de lui-même, & sans être produit par quelque changement, quelque altération survenue dans cette humeur.

On peut diviser en deux classes les Auteurs qui depuis Galien jusqu'à nos jours, ont parlé des fiévres putrides. Les uns l'ont copié scrupuleusement, les autres n'ont pas craint de s'en écarter. On voit bien qu'il seroit inutile de discuter les ouvrages des premiers.

Depuis environ un siécle, la signification de cette expression *fiévre putride* a changé peu à peu. Elle signifie à présent, non toute une classe, mais une espèce particuliére de fiévre aiguë. Willis est, si je ne me trompe, un des premiers qui l'aient emploïée dans ce sens. Morton l'a suivi, & après lui beaucoup d'autres: enfin c'est dans ce sens que les Médecins l'emploient tous les jours, lorsqu'interrogés sur la nature d'une maladie, ils répondent, *c'est une fiévre putride.* Mais qu'est-ce qu'une fiévre putride? Est-on bien d'accord sur la marche, la nature & les signes de l'espèce de fiévre aiguë qu'on doit appeller ainsi? On va voir

---

(*a*) Voyez dans son Traité *de differentiis febrium* le Chapitre 9 du second Livre.

que non, & à quel point les Auteurs différent dans les idées qu'ils nous donnent de cette maladie.

Willis appelle *fiévre putride proprement dite* celle dont la marche eſt continue ſans redoublement. Tout ou contraire, Morton tire le caractére de la fiévre putride de ſa marche rémittente. Il oppoſe cette fiévre à la ſynoque. Il prétend que de ſa nature la première eſt bénigne, tandis que la ſynoque eſt toujours plus ou moins maligne. Bien plus, il aſſure que la rémittente ne devient maligne, qu'autant qu'elle prend le type de la ſynoque, & que celle-ci ne devient bénigne qu'autant qu'elle dégénére en rémittente (*a*).

Les anciens n'ont pas toujours été d'accord entr'eux, ſur le ſiége principal de la putridité. L'opinion commune la plaçoit dans les humeurs contenues dans les vaiſſeaux; d'autres penſoient qu'elle avoit ſon ſiége dans les premières voies (*b*);

Foyer de la f. put. où est-il ?

(*a*) Pour donner une idée des contradictions qu'on trouve chez les Auteurs ſur cette matiére, non ſeulement dans les termes, mais dans la ſubſtance même des choſes, je mettrai ici en oppoſition avec la doctrine de Morton, ce que dit Sennert en parlant de la ſynoque putride. *Eſt hæc febris inter putridas ſimpliciſſima & curatu facillima.* Ce qu'il y a de certain, c'eſt que ce n'eſt point la marche ſynoque ou rémittente d'une fiévre aiguë, ce ſont les ſymptomes qui l'accompagnent, qui en déterminent le caractére de bénignité ou de malignité.

(*b*) *Non nulli vero Medicorum*, dit Alexandre de Tralles, liv. 12. chap. 12., *nullam prorsùs in venis putredinem fieri, ſed magis in ventre affirmarunt : ejus autem rei fidem faciunt, tum ex vermibus qui in eo generantur, tum ex recrementis ſub ductis quæ & malum odorem, & ad putredinem nihilominùs inclinationem repræſentant : indicant hoc quoque vomitus, inquiunt, qui crebrò tam perfectè febres exciderunt . . . . . jam alios rursùs à febre liberatos ex unâ & ſolâ ſorbitione vel injectione conſpexiſſe. Verùm non ex his modò, ſed aliis quoque*

Et cette diſſention a duré juſqu'à nous. L'École de Montpellier a adopté ce dernier ſentiment. Beaucoup d'autres Médecins ſuivent le premier. Ceux-ci ont appliqué aux fiévres putrides la théorie des modernes ſur la dégénération putride alcaleſcente des humeurs : & ils ont donné le nom de putrides, aux fiévres dans leſquelles ils croïent que les ſignes de cette putridité alcaleſcente ſont évidens (*a*) ; les fiévres qu'ils décrivent ſous ce nom ſont des plus pernicieuſes ; les putrides de notre École & de nos Praticiens ſont aſſez bénignes (*b*). Monſieur Fizes (*c*), ſuivant l'opinion courante de cette École, veut que les ſymptomes qui dénotent un amas de mauvais ſucs dans les premières voies, tiennent le premier rang dans les ſignes de la fiévre putride.

Par ce ſeul expoſé des différences eſſentielles qu'on remarque dans la doctrine des Auteurs, au ſujet de la *fiévre putride*, il eſt aiſé de ſentir les inconvéniens qu'a eu juſqu'ici cette dénomination, qui priſe dès ſon origine de l'idée qu'on s'étoit formée de l'eſſence de cette ſorte de fiévre, de

---

multis accuratè videre licet, quod venter etiam febrium à putredine ortarum cauſa exiſtat, forſan autem aliarum quoque fons & origo exiſtit.

(*a*) Voyez Huxham, Lieutaud & autres.

(*b*) Dans le fait, le public & les praticiens réduiſent ici les fiévres aiguës à deux genres principaux ; aux putrides & aux malignes. On appelle putrides les fiévres aiguës accompagnées de ſymptomes qui caractériſent une maladie ſérieuſe, ſans avoir néanmoins rien de bien menaçant pour la vie. On appelle fiévres malignes, celles dans leſquelles il ſurvient de ces ſymptomes graves qui effraïent pour la vie du malade tout Médecin exercé.

(*c*) *Tract. de Febrib.*

de la cauſe qu'on s'imaginoit la produire, introduit néceſſairement beaucoup d'hipothétique & d'arbitraire, dans la maniére dont chacun l'enviſage. Mais, dira-t-on, quand même on ſe tromperoit ſur les cauſes de cette ſorte de fiévres, les ſymptomes qu'on a donné pour indices de ces cauſes, n'en ſeroient pas moins fixes & propres à les caractériſer. Examinons les choſes ſans prévention, délivrons-nous de ce préjugé ſi funeſte au progrés des ſciences, qui nous fait regarder ceux qui nous ont précédé avec une vénération ſtupide, comme s'ils euſſent été d'une nature ſupérieure à la notre, & il ne nous ſera pas difficile d'apprécier la plupart de ces ſignes, & de nous appercevoir qu'ils ne ſont rien moins qu'auſſi fixes & auſſi certains qu'on ſe l'imaginoit: que l'idée qu'on s'étoit formée ſur les cauſes cachées de ces fiévres, les a fait admettre trop légérement par les Auteurs originaux, & que l'autorité de ceux-ci les a fait adopter ſans examen réfléchi, par ceux qui les ont copié.

Conſidérons en premier lieu les ſignes qui, ſuivant Galien & ſes copiſtes, caractériſent les fiévres putrides, & les diſtinguent des fiévres ſimples, & nous ferons à ce ſujet quelques réflexions qui ſont d'autant plus néceſſaires, que ces ſignes ont parû juſqu'à nos jours dans les écrits ſur les fiévres putrides, même chez les Auteurs qui entendent par cette expreſſion non une claſſe, mais une eſpéce particuliére de fiévre. Ces ſignes ſont donc tirés 1°. De ce que ces fiévres commencent ſans être occaſionnées, comme la fiévre éphémére, par une cauſe évidente. 2°. De ce qu'elles débutent par un friſſon. 3°. De l'inégalité du pouls & de la chaleur. 4°. Des redoublemens.

Signes.

5°. De l'âcreté de la chaleur. 6°. De la viteſſe augmentée de la ſyſtole des artéres. 7°. De la crudité des urines (*a*).

Il ſeroit inutile de m'arrêter à diſcuter lės quatre premiers ſignes, Galien reconnoiſſant lui-même, que comme ils ne s'obſervent pas conſtamment dans les fiévres putrides, ils ne peuvent être regardés comme des ſignes diſtinctifs de ces fiévres.

La chaleur âcre qui conſtitue le cinquième ſigne n'eſt pas plus conſtante. On voit par exemple des fiévres aiguës, & toutes ces fiévres étoient rangées par Galien dans la claſſe des fiévres putrides, on voit, dis-je, des fiévres aiguës dans leſquelles les malades ſont froids. On en voit d'autres dont la chaleur eſt naturelle, d'autres où elle eſt plus forte, d'autres où elle eſt extrême dans certains redoublemens. Quelquefois la chaleur eſt ſéche, quelquefois elle eſt accompagnée de moiteur, de ſueur. Voilà ce qu"on obſerve chez les malades. Mais l'âcreté de la chaleur me ſemble un être de raiſon. Le mot âcre dont les Médecins ſe ſervent encore tous les jours en parlant de chaleur, eſt ici une expreſſion figurée, qui bien appréciée, ne peut ſignifier autre choſe qu'une chaleur forte, une chaleur ſéche, eſpéces de chaleur qui ne ſont rien moins que conſtantes dans toutes les fiévres que les Anciens rangeoient dans la claſſe des putrides. Mais ſi l'on emploïe cette expreſſion pour ſignifier que le tact eſt affecté par cette chaleur, comme le goût par quelque choſe d'âcre & de piquant, il me ſemble qu'on ſuppoſe ce qui n'eſt pas. Les adouciſſemens dont Galien & ſes Diſciples accom-

(*a*) Voyez Galien *de diff. febr. Lib.* 1. *Cap.* 7.

pagnent cette expreſſion, *calore quodam modo mordicante*, dit Galien, *quodam modo pungente*, dit Boerahave; ces adouciſſemens, dis-je, font aſſez ſentir qu'on n'avoit pas des idées bien préciſes de cette chaleur âcre, & que ce ſigne a été plutôt accrédité par l'opinion qu'on avoit conçue de l'eſpéce de chaleur qui devoit être l'effet de la corruption des humeurs, que par la ſimple obſervation.

Je remarque au ſujet du ſixième ſigne qui conſiſte dans la viteſſe augmentée de la ſyſtole des artéres; 1°. Que du tems de Galien & même auparavant, les Médecins étoient partagés ſur ce ſujet. Les uns prétendant qu'ils ne pouvoient; ſentir, ſuivre l'artére dans ſa contraction, & encore moins juger ſi cette contraction ſe faiſoit avec plus ou moins de viteſſe dans telle ou telle fiévre, tandis que Galien & ceux du même parti prétendoient le contraire. 2°. Que ces derniers penſant que les artéres communiquoient par une infinité de pores avec la ſuperficie du corps, & que leur diaſtole ſervoit à y faire entrer l'air pour le rafraîchiſſement des eſprits, & la ſyſtole à l'expulſion des fuliginoſités (*a*); celles-ci étant, ſuivant leur opinion, beaucoup plus abondantes dans les fiévres occaſionnées par la corruption des humeurs, c'étoit une ſuite naturelle, il étoit

---

(*a*) *Sicut nimirum per ora quæ in cute finiuntur, quidquid halituoſum fumidum-ve excrementum habent, id excernunt, recipiunt autem ex circumdato nobis acre non exiguam in ſe portionem* Gal. de uſu pulſuum Cap. v., & ailleurs Chap. IV du même ouvrage. *Cujuſmodi enim inſtrumentis ſpiritus res eſt inſpiratio, ejuſmodi arteriis eſt dilatatio, & cujuſmodi illis ſpiritus emiſſio, ejuſmodi arteriis eſt contractio.*

pour ainſi dire de l'intérêt de l'hypothéſe, que dans ces fiévres la ſyſtole ſe fit avec plus de force & de célérité. 3°. Que les ſectateurs de Galien n'ont pas manqué de le copier auſſi ſervilement dans ce point que dans tous les autres. 4°. Enfin, que depuis que la circulation du ſang bien connue a fait ſentir tout le faux de l'hypothéſe des Anciens ſur l'uſage des mouvemens de diaſtole & de ſyſtole des artéres, les meilleurs Auteurs n'ont plus parlé de cette viteſſe augmentée de la ſyſtole, comme d'un ſigne diſtinctif des fiévres putrides; ce qui paroît une preuve évidente que ce ſigne étoit plus ſoutenu par l'hypothéſe, que par une obſervation libre de préjugé.

Enfin l'obſervation journalière fait également connoître l'incertitude du dernier ſigne qui eſt tiré de la crudité des urines: il n'eſt point du tout rare d'en voir de naturelles pour la couleur & pour le dépôt dans le commencement des fiévres aiguës: On en voit ſouvent de telles dans les plus pernicieuſes, même peu d'heures avant la mort. Concluons donc que tous ces ſignes ne peuvent paſſer pour diſtinctifs de toutes les fiévres que les Anciens rangeoient dans la claſſe des putrides. La remarque que fait Galien que les fiévres éphéméres dégénérent quelquefois en fiévres putrides, me paroît une eſpéce d'aveu tacite que ces ſignes ne lui paroiſſoient pas auſſi certains dans la pratique que dans la théorie.

Examinons actuellement ce que dit le célébre Boerahave au ſujet de la ſynoque putride. *Cognoſcitur*, dit-il, *calore digitum tangentem quaſi pungente*, *pulſu febrili ſed inæquali & non ordinato*, *urinâ craſſâ*, *rubrâ*, *turbidâ*, *crudâ*, *ſine ſedimento*, *temperie*, *ætate*, *habitu calidis ſanguinolentisque*. Sur quoi

nous remarquerons. Premièrement que ces ſignes, ainſi que les cauſes expoſées dans le Paragraphe qui précéde celui que nous venons de citer, ſont pris à-peu-près mot à mot de la fin du chapitre de Fernel où il traite de la ſynoque putride. Secondement que ces ſignes ſont les mêmes que Galien donnoit pour caractériſer, non la fiévre putride des Modernes, mais toute la claſſe des fiévres putrides, dans laquelle il comprenoit les ardentes, les intermittentes, &c. Que par conſéquent l'autorité de Boerahave, de Fernel & de tous les autres qui ſe ſont fait une loi de ſuivre les Anciens dans la deſcription des fiévres; l'autorité, dis-je, de tous ces Auteurs, remonte & ſe réduit pour ainſi dire à celle de Galien qu'ils ont imité. Troiſiémement que les réflexions que nous avons faites ci-deſſus, au ſujet des ſymptomes que Galien donnoit comme ſignes communs à toutes les fiévres qu'il rangeoit dans la claſſe des fiévres putrides, ont une juſte application aux mêmes ſignes conſidérés comme indices de la ſynoque putride. Je remarque enfin au ſujet de ces dernières paroles du Paragraphe cité, *temperie, ætate, habitu calidis ſanguinolentisque*, que ſans entrer dans la diſcuſſion du ſyſtême de Galien ſur le type des fiévres porduites par la corruption du ſang, ou de la bile, ou de la pituite, il paroît en général que cette aſſertion eſt aſſez conforme à l'obſervation. Il eſt certain que les fiévres ſynoques s'obſervent principalement dans les jeunes-gens. On peut voir dans notre premier Mémoire la deſcription que nous avons donnée de la fiévre maligne proprement dite, autrement la *fiévre maligne des jeunes-gens.* Effectivement cette fiévre a ſouvent une marche ſynoque: & je ſuis

perſuadé que c'eſt cette eſpéce de fiévre que les Praticiens traitoient autrefois, du moins dans ce Païs-ci, ſous le nom de ſynoque putride. Mais, comme je l'ai dit dans ce Mémoire, je crois auſſi avoir bien obſervé que la même eſpéce de fiévre a quelquefois une marche rémittente, & que s'il eſt vrai de dire qu'elle attaque les jeunes-gens, on auroit tort au contraire de ſoutenir qu'elle n'attaque que ceux qui ſont d'un tempérament ſanguin.

Doctrine de Montp.

Les Médecins qui ſuivent la doctrine courante de notre École, ne ſont pas plus fondés à dire que les ſymptomes qui indiquent la ſaburre des premières voies, conſtituent les ſignes de la fiévre putride. Car ils tiennent la même doctrine ſur les cauſes des fiévres ardentes, des malignes & même des intermittentes. Ils aſſurent qu'on y obſerve les mêmes ſignes de ſaburre des premières voies (*a*). Ces ſignes ne peuvent donc être regardés comme diſtinctifs de la fiévre putride. Bien plus ſi nous ſuivons l'Écrivain ou le Profeſſeur chez les malades, nous le verrons ſouvent nommer putrides, des fiévres dans leſquelles il n'y aura ni vomiſſement ni nauſées ni bouche amère, ni même langue chargée, ſur-tout dans les commencemens. Et, comme nous l'avons déjà dit, dans le fait on ne diſtingue guéres ici les fiévres aiguës accompagnées de ſymptomes qui caractériſent une maladie ſérieuſe qu'en deux eſpéces, en putrides & malignes. On nomme malignes, celles qui ſont accompagnées de ſymptomes formidables & qui marquent un danger évident. On appelle

---

(*a*) Voyez Mr. Fizes *tract. de febr.*

putrides, celles dans lesquelles on n'observe pas de pareils symptomes.

Gardons nous de conclurre des observations précédentes, que la doctrine de la saburre des premières voies est entièrement fausse & inutile. Il est certain que dans le nombre des fiévres aiguës, il n'est point du tout rare d'en observer, dans lesquelles plusieurs symptomes, tels que les nausées, le vomissement, l'anxiété, la défaillance, la syncope même, sont produits par l'abondance & la mauvaise qualité des matières contenues dans les premières voies. Que dans nombre de ces fiévres, on tire des avantages marqués de l'usage des émétiques & des purgatifs, sur-tout au commencement & vers la fin. Mais doit-on pour cela généraliser cette observation, au point de prétendre que toute fiévre aiguë dépend principalement & presqu'uniquement de cette cause? Doit-on généraliser la pratique qui en découle au point de purger également dans toutes les fiévres aiguës, & dans tous les tems de ces fiévres, & comme le font quelques-uns des moins habiles, de n'emploïer presque dans leur cure que cette espéce de reméde? Pour moi je pense que non, & que c'est un exemple de l'abus condamnable qu'on peut faire d'une bonne observation.

La dépravation des humeurs qui paroît tendre à l'alcalescence, & qui se termine par une dépuration plus ou moins manifeste, fait, suivant M. Lieutaud, *le principal caractère de la fiévre putride* (a). Que cet habile Médecin juge lui-même, si cette *ten-*

(a) Précis de la Méd. prat. p. 21.

dance à l'alcalescence , & cette *terminaison par une dépuration plus ou moins manifeste* , sont plus sensibles dans la fiévre qu'il décrit sous le nom de putride, que dans celles qu'il décrit sous les noms d'ardente & de maligne.

Concluons des remarques que nous avons faites jusqu'ici, que la doctrine de nos Auteurs sur les fiévres ardentes & putrides, n'est rien moins qu'uniforme. Qu'à l'égard de la marche, des causes & des signes de la fiévre putride, ils ne sont aucunement d'accord entr'eux. Que pour ce qui concerne la fiévre ardente, les passages nombreux de Galien, réunis & comparés avec ce qu'en ont dit ceux qui l'ont suivi, forment un véritable labyrinthe dans lequel on ne voit qu'embarras, confusion, contradictions : que l'expérience même a donc fait sentir les inconvéniens de ces dénominations prises par nos Auteurs dans des significations si variées ; & que si nous voulons travailler sur un plan plus solide & qui puisse servir à l'avancement de nos conoissances sur cet objet, il est nécessaire de les abandonner, & de nous attacher sur-tout à donner de justes idées des fiévres, par des descriptions suffisamment étendues, & non par de courtes définitions, prises sur-tout des causes cachées, matière éternelle de variations & de contestations.

Il s'en faut de beaucoup que j'aïe été le premier à sentir cette vérité. Sydenham, ce digne ami de Locke, par la solidité de son esprit & par son aversion pour ces vaines conjectures, ces hypothéses incohérentes qui ont si fort retardé les progrès de la Médecine ; Sydenham, dis-je, avoit si bien senti les inconvéniens de ces dénominations

tions, qu'il a évité constamment de s'en servir. On trouve dans le Précis de la Médecine pratique de Mr. Lieutaud, un passage qui fait encore connoître que d'habiles Médecins ont pensé comme moi sur cette matière, & qui nous donne des regrets de ce que dans son chapitre sur les fiévres, il n'a pas eu le courage de se soustraire au joug de l'autorité. *Je ne suis pas éloigné*, dit-il, *de penser avec plusieurs sçavans Médecins, qu'on parviendra difficilement à débrouiller ce cahos, si l'on n'abandonne tout ce qui a été dit jusqu'à présent sur cette matière, pour travailler d'après l'observation à nouveaux fraix.*

SECTION TROISIÉME

Sur la peste, les fiévres pestilentielles & malignes.

LE mot peste chez les Anciens signifioit toute maladie épidémique & meurtrière. *Neque enim*, dit Galien, *certi est morbi nomen vulgare vel pestilens, cæterùm quicumque uno in loco multos invaserit, vulgaris hic vocatur, qui simul si hoc habeat quod multos perimat, pestis fit* (a). *Pestis epidemia perniciosa* (b). Peu à peu on a restreint la signifi-

(a) *Com. 3. in Lib. 3. epid. tom. 3. p.* 142. édit. de Venise.

(b) *Devict. ratione in morb. acut. p.* 109. D'où il suit qu'un grand nombre de fiévres épidémiques & meurtrières, décrites par les Modernes sous le nom de fiévres malignes, auroient été pour les Anciens des fiévres pestilentielles. Nos pleurésies, nos dysenteries épidémiques & meurtrières, étoient chez eux des maladies pestilentielles, des pestes.

cation de ce mot : on l'a réservé à l'espéce de fiévre la plus épidémique & la plus meurtrière que nous connoissions en Europe ; & comme l'éruption de bubons, (*a*) de charbons, de taches pourprées, est familière à cette sorte de fiévre, on l'a souvent nommée, eu égard à la première de ces éruptions, peste inguinaire, peste bubonaire ; enfin on l'a nommée simplement la peste. Il y a lieu de croire que c'est à raison de ce qu'on a ainsi beaucoup restreint la signification du mot *peste*, que cette maladie semble aujourd'hui beaucoup moins fréquente qu'elle ne paroîtroit l'avoir été autrefois, à s'en tenir sans examen au rapport des historiens.

Hipocrate ne se sert pas, que je sçache, de cette expression, *fiévres pestilentielles*, mais il parle de contistutions pestilentielles, & il décrit sous le nom de *fiévres ardentes*, les fiévres pernicieuses qui regnoient dans de telles constitutions. Ainsi dans la description d'une constitution pestilentielle, 3e. Sect. du 3e. Liv. de ses Épid., il dit, en parlant des fiévres pernicieuses qui regnoient alors, *febrium* ardentium *quæ tum vigebant*, &c. Galien nomme ces fiévres *pestilentielles*, mais il ne les considéroit pas pour cela, comme on a fait depuis, comme des fiévres distinctes & séparées des fiévres ardentes. Au contraire elles

(*a*) Nos plus anciens Auteurs n'en aïant pas fait mention en particulier, il y a lieu de présumer avec Fernel, que le bubon pestilentiel ne s'observoit pas, au moins communément, dans les fiévres pestilentielles de leur tems. On trouve cependant un passage dans Galien, qui feroit croire que cette espéce de dépôt ne lui étoit pas inconnue. *At bubones*, dit-il, *qui in febribus oriuntur, sunt deteriores ..... sicut in pestilenti statu febribus malignis superveniunt.* Com. in epid. p. 206.

ſont compriſes ſelon lui, ſous le genre des ardentes ; en un mot elles ne ſont autre choſe que des fiévres ardentes épidémiques & meurtrières; ce dont on peut ſe convaincre aiſément, en liſant attentivement ſon Commentaire ſur le paſſage d'Hipocrate que nous venons de citer.

Nos Auteurs ont à peu près ſuivi Galien dans la ſignification qu'ils ont attribuée à cette expreſſion, mais néanmoins avec quelques différences plus ou moins conſidérables, & qu'il eſt bon de faire obſerver. On a continué d'appeller peſtilentielles, les fiévres épidémiques meurtrières. Mais on les a peu à peu conſidérées comme diſtinctes & ſéparées des fiévres ardentes, en particulier par rapport à leur cauſe qu'on croïoit être un venin. Fernel a de plus diſtingué ces fiévres épidémiques & meurtrières en deux eſpéces, ſous les noms de fiévre peſtilentielle & de fiévre maligne. Selon lui, le nom de *peſtilentielle* ne convient qu'à l'eſpéce de ces fiévres la plus épidémique & la plus meurtrière, & qui eſt produite par une altération de l'air dûe à des cauſes que nous jugeons actuellement tout-à-fait inconnues, & inacceſſibles à nos recherches, mais qu'on attribuoit de ſon tems à l'influence des aſtres. La fiévre peſtilentielle de Fernel, n'eſt autre choſe que la maladie qu'on connoît aujourd'hui ſous le nom de peſte. Il appelloit fiévres *malignes*, les fiévres épidémiques & meurtrières produites par des cauſes ſenſibles telles que la diſette, l'infection de l'air par l'exhalaiſon d'eaux ſtagnantes, de cadavres, &c. Je ne ſçai ſi la dénomination de *fiévre maligne* avoit été emploïée dans le même ſens par aucun des Auteurs qui l'ont précédé. Nombre de ceux qui l'ont ſuivi ont encore encheri ſur

cette divifion des fiévres épidémiques meurtrières ; & ils ont établi une différence de degré entre la pefte, la fiévre peftilentielle & la fiévre maligne. De forte que fuivant ces Auteurs, la pefte eft la plus épidémique & la plus meurtrière de toutes, enfuite la fiévre peftilentielle, & en dernier lieu la fiévre maligne. Et de cette manière l'adjectif *malignes*, que les Anciens n'ont emploïé que très-rarement en parlant des fiévres, & comme équivalent de ces autres adjectifs *pernicieufes*, *mortelles* ; l'adjectif, dis-je, *malignes*, a été infenfiblement fixé à fignifier une efpéce particulière de fiévre.

Jufqu'ici nous avons confidéré & difcuté la fignification de ces expreffions, *fiévre peftilentielle*, *fiévre maligne*, par rapport aux fiévres épidémiques ; nous allons maintenant confidérer la fignification des mêmes expreffions, par rapport aux fiévres fporadiques.

On n'a pas été long-tems à s'appercevoir que les fiévres épidémiques & meurtrières font caractérifées par certains fymptomes qui leur font familiers. Tels font, fuivant les obfervations de Galien, le coup d'œil hagard & un certain enfemble de toute la phyfionomie du malade (*a*), l'haleine puante, le cours de ventre colliquatif (*b*), fouvent peu ou point de chaleur à la peau (*c*), l'éruption de tubercules, c'eft-à-dire de parotides,

(*a*) Galien *de præfag. ex pulf.*
(*b*) *In Lib. Hip.* 3. *de morb. vulg.* Com. 3. §. 57.
(*c*) Voyez la defcription de la pefte d'Athènes par Thucidides. Galien Com. fur le fixième Livre des épid. p. 159, à l'endroit où il difcute le fens de l'expreffion *febres pemphigodees*. Voyez auffi *de Medicam fimpl. facult.* à la fin de l'article où il parle de la terre de Samos.

de charbons, la ſyncope (*a*), les affections comateuſes (*b*). Tels ſont encore, ſuivant les juſtes obſervations de nombre des meilleurs Auteurs, le pouls foible, inégal & fréquent, le vomiſſement opiniâtre, la ſurdité, l'enflure du viſage, les taches pourprées, les ſoubreſauts des tendons, &c. Voyez la page 12 & ſuivantes du premier de ces Mémoires.

On a obſervé pareillement que ces ſymptomes familiers aux fiévres épidémiques & meurtrières, & qui les diſtinguent des fiévres épidémiques bénignes; on a obſervé, dis-je, que ces ſymptomes ſont également familiers aux fiévres ſporadiques meurtrières, & les diſtinguent pareillement des fiévres ſporadiques bénignes. On a conclu de là que ces fiévres ſporadiques meurtrières avoient un rapport marqué avec les épidémiques meurtriéres qu'on appelloit peſtilentielles : & en conſéquence on a appellé les premières, *peſtilentielles ſporadiques*. Galien, ſi je ne me trompe, a été le premier à faire cette remarque, & à mettre en uſage cette expreſſion (*c*), quoi qu'il ne l'ait cependant emploïée que bien rarement. Nombre d'Auteurs l'ont ſuivi en cela, & ont admis des fiévres *peſtilentielles ſporadiques*. Un plus grand nombre a ſubſtitué dans ce cas l'expreſſion de fiévre *maligne*, à celle de fiévre peſtilentielle.

Sydenham ſemble proſcrire la fiévre maligne ſporadique. Il dit que la fiévre maligne n'eſt point du tout une maladie de tous les jours : ſelon lui elle n'eſt autre choſe que la fiévre peſtilentielle épi-

---

(*a*) *De pulſ. ad Tirones cap.* 2.
(*b*) *In Lib. Epid. Com* 3. *§.* 34 *&* 37.
(*c*) *In Lib.* 3. *Epid. Com.* 3. *§.* 57.

démique. Et il obſerve à ce ſujet après Sennert, qu'elle touche de ſi près à la peſte, qu'elle prélude ſouvent à celle-ci, & que la peſte diminuant enſuite de ſa violence, elle dégénére en fiévre peſtilentielle. Mais malgré une autorité auſſi reſpectable, la doctrine de la foule d'Auteurs dont nous venons de rapporter le ſentiment, a prévalu. On a continué de reconnoître que certaines fiévres ſporadiques ont un rapport marqué avec les fiévres peſtilentielles ou malignes épidémiques. On a donc continué d'admettre, ſur-tout en France, des fiévres malignes ſporadiques : & cette dénomination y a pris une telle faveur, qu'on peut dire avec vérité qu'on l'applique généralement aujourd'hui à toutes les fiévres aiguës, ſoit épidémiques, ſoit ſporadiques, qui ſont évidemment dangereuſes & ſouvent mortelles ; ſoit à tort comme le penſent beaucoup de Médecins, & parce qu'on donne un ſens trop étendu à cette dénomination ; ſoit avec raiſon, comme je penſe avec une très-grande partie des Praticiens françois, vu que les fiévres aiguës ſporadiques évidemment dangereuſes & meurtrières, ſont préciſément celles qui, par leurs ſymptomes, ont un rapport marqué avec les fiévres épidémiques & meurtrières que tous les Auteurs appellent peſtilentielles ou malignes.

Il ſuit des remarques que nous avons faites au commencement de cette Section, que les fiévres peſtilentielles ou malignes, tant épidémiques que ſporadiques, dans l'origine & ſuivant la doctrine des Anciens, n'étoient autre choſe que des fiévres *ardentes meurtrières*, ou, comme Galien dit dans certains endroits, des fiévres *ardentes malignes.* Mais il eſt arrivé que les fiévres peſtilentielles épidémiques étant nommées, pour l'ordinaire, ſimple-

ment *peſtilentielles*, & non *ardentes peſtilentielles*; on en a fait de même pour les fiévres peſtilentielles ou malignes ſporadiques. Et de cette manière on a oublié peu à peu que ces fiévres n'étoient autre choſe que les fiévres ardentes meurtrières; on s'eſt accoutumé à les conſidérer comme parfaitement diſtinctes & ſéparées de celles-ci; on en a traité à part; & compilant en même-tems avec peu de diſcernement les Anciens dans la deſcription de la fiévre ardente, répétant dans le pronoſtic de cette fiévre, l'énumération des ſymptomes qui caractériſent les fiévres malignes ou peſtilentielles, on a confondu & embrouillé tout-à-fait les idées des jeunes Médecins, en leur préſentant comme diſtinctes & ſéparées, des fiévres qui dans le fait ſont les mêmes. Ou plutôt, pour être encore plus précis, à conſidérer nombre de paſſages d'Hipocrate & de Galien, nos fiévres malignes ne ſont autre choſe que leur fiévres ardentes; à conſidérer quelques autres paſſages de Galien, nos fiévres malignes ſont les fiévres ardentes malignes du même Auteur.

Pour ſe convaincre de la vérité de ce que je viens d'avancer, il ſuffit de comparer attentivement le pronoſtic de la fiévre ardente de Boerahave (*a*), avec les deſcriptions des fiévres malignes qu'on trouve chez nos meilleurs Auteurs. Ce grand homme avoit fait ſans doute, comme nous l'avons dit plus haut la même remarque que nous. Il n'a point traité à part des fiévres malignes. Il a ſenti qu'après avoir dit dans ſon Chapitre de la fiévre ardente, tout ce que les Anciens avoient dit de mieux ſur ce ſujet, ç'eût été répéter ſous une autre dénomination la deſcription des mêmes fié-

(*a*) Aph. §. 741.

vres, que de traiter dans un chapitre particulier des fiévres malignes. Il paroît donc néceſſaire d'opter, ou de comprendre comme Hipocrate & Galien, dans pluſieurs endroits de ſes ouvrages, de comprendre, dis-je, toutes les fiévres aiguës dangereuſes & meurtrières ſous la dénomination de *fiévres ardentes* : ou donnant un peu plus d'étendue au ſens de cette expreſſion, & la faiſant ſynonyme avec celles de *fiévres aiguës*, comme ces mêmes Auteurs l'ont fait quelquefois, de diviſer les fiévres ardentes en bénignes & malignes ; ou enfin renonçant à la dénomination *fiévres ardentes*, dans les écrits, comme on le fait ici dans la pratique, de fonder, d'aſſeoir pour ainſi dire, comme nous avons fait, la deſcription des fiévres aiguës, ſur leur diviſion générale en bénignes & malignes.

On m'objectera peut-être que j'ai bien tort de diſputer ſur une diſtinction auſſi préciſe que celle des fiévres ardentes & des fiévres malignes, dont ſuivant la meilleure partie de nos Auteurs, les ſignes caractériſtiques ſont ſi différens. Mais qu'il eſt aiſé de répondre à cette objection. En effet de deux choſes l'une ; ou vous direz que la chaleur brûlante & la ſoif intariſſable, ſont les ſignes pathognomoniques & inſéparables de la fiévre ardente ; & alors vous établiſſez un genre de fiévre qui n'exiſte que dans les livres (*a*). Ou vous conviendrez avec Galien

(*a*) Voyez les Notes (*a*) & (*b*), pages 68 & 72. Le célébre M. Fizes entraîné par l'exemple, n'a pas manqué dans ſon Traité des fiévres, de traiter dans un chapitre particulier, de la fiévre ardente. Mais dans la pratique, je ne me ſouviens pas de l'avoir vu une ſeule fois ſe ſervir de ce nom pour caractériſer l'eſpéce d'une fiévre aiguë.

Galien que ces ſymptomes ne ſont point du tout inſéparables des fiévres ardentes ; que celles dans leſquelles il y a le moins de ſoif (*a*), le moins de chaleur (*b*) à l'habitude du corps, ſont ſouvent les plus pernicieuſes : vous direz avec Hipocrate & Galien que la langue ſéche, brune, noire, le délire phrenétique, l'aſſoupiſſement léthargique, les ſoubreſauts des tendons, les mouvemens convulſifs, l'éruption de parotides, &c. ſont des ſymptomes qu'on obſerve dans ces ſortes de fiévres : & alors votre deſcription des fiévres ardentes, rentrera évidemment dans celle des fiévres malignes.

Nos Auteurs modernes ne ſont pas tous d'accord au ſujet des fiévres malignes : ils différent en quelques points qu'il eſt néceſſaire de diſcuter & d'éclaircir, & qui vont l'être dans l'expoſition des queſtions ſuivantes.

PREMIERE QUESTION. *Comment doit-on définir les fiévres malignes* ? Si je ne me trompe, on ne peut guéres définir ces fiévres, que par leur prétendu caractère inſidieux, par leurs cauſes, par leurs ſymptomes, ou par leur danger. Ceux qui les définiſſent par leur caractère inſidieux, en donnent une idée peu conforme à celle de nos meilleurs Auteurs, & à l'obſervation. Dans le fait & en général, les fiévres malignes ne ſont point inſidieuſes pour qui ſçait les obſerver : par une étude ſuivie de leurs ſignes, on peut ſe perfectionner dans le diagnoſtic de ces fiévres, au point de les ſuſpecter dès le début, & de les reconnoître le plus ſouvent avec certi-

(*a*) *In Lib. de morb. vulg. Com.* 1. *paragr.* 30.
(*b*) *In Lib.* 1. *Hip. de morb. vulg. Com.* 2. *paragr.* 75.

tude dans leur commencement (*a*) : & s'il arrive quelquefois qu'une telle fiévre enlève le malade inopinément, & ſans qu'on en ait prévu le danger ; ce cas eſt très-rare pour les Médecins inſtruits, attentifs, exercés : le faire entrer dans la définition de ces fiévres, ce ſeroit préciſément donner l'exception pour la régle. Définir ces mêmes fiévres par leurs cauſes, dire avec Fernel qu'elles dépendent d'un venin, ce ſeroit hazarder de ſe tromper, & s'écarter de la ſage retenue de la philoſophie moderne ; d'autant plus que l'idée de venin n'eſt rien moins que préciſe & bien circonſcrite (*b*). Il vaut mieux ſans doute, il eſt plus dans le goût de la Médecine d'obſervation, de donner une idée générale de ces fiévres par l'énumération des ſymptomes qui leur ſont familiers & qui ſervent à les faire reconnoître ; tels que ſont le vomiſſement opiniâtre, les ſoubreſauts des tendons, la foibleſſe & l'inégalité du pouls, &c., ou bien, ſi l'on veut, une définition plus courte ; on peut encore les définir, *des fiévres dangereuſes & meurtrières*. Et dans le fonds cette dernière définition revient à peu près à la pre-

---

(*a*) Le commencement d'une fiévre maligne s'étend à plus ou moins de jours, ſuivant que ſa marche eſt plus ou moins rapide. Ainſi il eſt aſſez ordinaire de voir la fiévre maligne avec redoublemens ſoporeux, nous la nommons auſſi la fiévre maligne des vieillards, caractériſée dès le ſecond, le troiſiéme jour, tandis que la fiévre maligne des jeunes gens, lorſqu'elle a une marche fort lente, n'eſt quelquefois bien dévelopée que vers le dixiéme jour.

(*b*) Il eſt certain que dans ces ſortes de fiévres, nos humeurs, ou du moins une partie de nos humeurs, contracte une qualité pernicieuſe. Mais malgré cela, on auroit tort de croire en avoir éclairci la nature, en comparant les humeurs ainſi dépravées, avec l'arſénic, ou avec tout autre poiſon.

mière, puiſque les fiévres dangereuſes & meurtrières ſont préciſément celles qui ſont caractériſées par les ſymptomes dont nous venons de parler, & *vice verſâ.* Elle eſt d'ailleurs conforme à la définition que Galien donnoit en général des maladies malignes, & que quelques Auteurs ont appliquée aux fiévres malignes en particulier. Ainſi lorſqu'Etmuller ou le célébre Monſieur de Haen (*a*) définiſſent les fiévres malignes de cette manière, *malignæ dicuntur ille febres quæ inſuetis ſtipantur ſymptomatibus, & ſolitis non parent auxiliis*; qu'eſt-ce autre choſe dans le fonds, que dire qu'on obſerve dans ces fiévres des ſymptomes qui ſont étrangers aux fiévres bénignes, & que rebelles aux remédes, elles tuent ſouvent les malades qui en ſont attaqués. Galien lui-même emploïe évidemment cette expreſſion dans le même ſens que nous, dans un endroit de ſes ouvrages où il diſtingue les fiévres ardentes en bénignes & en malignes (*b*); endroit très-particulier, & dans lequel, comme dans un petit nombre d'autres, il ſemble donner à la ſignification de cette expreſſion *fiévres ardentes*, beaucoup plus d'étendue que dans le reſte de ſes ouvrages, & lui faire embraſſer toutes les fiévres aiguës; de ſorte que cette diviſion des fiévres ardentes en bénignes & malignes, ſemble revenir préciſément au même que la diviſion des fiévres aiguës que nous avons adoptée.

(*a*) De diviſ. febr.

(*b*) De morb. vulg. Com. 3. §. 35.... nares pauca ſtillarunt. *Hoc in comitibus eſt*, inquit, *malignarum ardentium febrium, ut ſanguinis eruptiones lenium.*

Seconde Question. *L'épidémicité doit-elle entrer dans la définition des fiévres malignes, ainsi que la contagion?* Dans le nombre de nos Auteurs, il y en a quelques-uns, des Allemands sur-tout, qui font entrer l'épidémicité dans la définition des fiévres malignes, & qui semblent par conséquent n'en point reconnoître de sporadiques. En quoi je pense qu'ils se trompent fort. Selon eux les fiévres malignes sont des fiévres épidémiques meurtrières, qui sont accompagnées de symptomes particuliers qui leur sont familiers, & qui ne s'observent pas dans les fiévres épidémiques bénignes. S'il y a donc des fiévres sporadiques pareillement meurtrières en proportion du nombre des malades qu'elles attaquent, & qui par leurs symptomes se rapportent évidemment aux fiévres épidémiques malignes; il paroît nécessaire de caractériser les premieres par la même épithete. Or l'expérience journalière me paroît démontrer qu'il y a effectivement de telles fiévres; que les symptomes qui caractérisent les fiévres épidémiques malignes, & qui les distinguent des fiévres épidémiques bénignes, sont précisément les mêmes qui caractérisent nos fiévres sporadiques dangereuses & meurtrières, & les distinguent des fiévres sporadiques bénignes. Méconnoître cette vérité c'est se refuser à l'évidence. Par exemple, je fus appellé le soir du 28 du mois de Juin dernier, chez une femme du peuple âgée de 50 à 55 ans; elle étoit malade depuis cinq jours. Elle avoit sur la joue gauche un charbon très-considérable couvert de pustules pleines d'une sérosité rougeâtre & transparente. Des environs de ce charbon partoit une enflure œdemateuse & un peu livide, qui s'étendoit sur toute la joue, & particulièrement aux paupières

de ce côté-là, qu'elle avoit à demi fermées. Il y avoit du même côté une parotide très-grosse & très-dure. Le pouls étoit presque naturel, mais un peu intermittent. Point de chaleur à l'habitude du corps. La tête libre mais beaucoup de crainte de la mort. Quatre grains d'émétique qui lui furent donnez ce soir même, ne firent presqu'aucun effet sensible; à peine vomit-elle une fois ou deux, & peu de choses. Dans la nuit la tête se prit. Je la trouvai le lendemain à sept heures du matin, dans un délire phrenétique, agitée sans cesse & cherchant à tout moment à sortir du lit; Le pouls mauvais, foible, inégal & fréquent; la parotide encore relevée, mais très détendue. Je lui ordonnai, mais sans fruit, une décoction de kin-kina très-forte, & édulcorée avec le syrop de kermes: elle mourut ce jour même à quatre heures du soir, & les assistans m'ont rapporté une heure après, que son corps exhaloit une odeur insupportable, même avant de mourir; qu'immédiatement après elle étoit devenue toute noire (ce sont leurs termes), & qu'on alloit prendre les mesures nécessaires pour la faire enterrer promptement, & sans attendre les délais ordinaires. Ne seroit-ce pas, pour ainsi dire, fermer les yeux à la lumière, que de méconnoître la conformité frappante qu'il y a entre cette observation particulière & une infinité de cas semblables qu'on trouve décrits chez les Auteurs qui ont traité de la fiévre épidémique la plus pernicieuse de l'Europe. D'ailleurs nous avons remarqué dans la troisième Section de notre premier Mémoire, que telle fiévre aiguë dangereuse & meurtrière est sporadique dans un païs, qui dans le même-tems est épidémique dans un autre. Or il seroit peu

conforme à la droite raiſon, de caractériſer cette fiévre du nom de maligne dans le païs où elle eſt épidémique, & non dans celui où elle eſt ſporadique : de dire par exemple que la peſte de Marſeille étoit une fiévre maligne, & que la même eſpéce de fiévre, ſporadique dans pluſieurs contrées de la terre, n'y devra être appellée maligne, qu'autant qu'elle y ſera devenue épidémique, ou plutôt (pour être fidéles à notre langage), *populaire (a)*. Dira-t-on, pour me ſervir d'un autre exemple, que le miliaire épidémique qui a été obſervé à Beauvais, à Cuſſet en Bourbonnois, étoit une fiévre maligne, ſans caractériſer du même nom le miliaire ſporadique de la Saxe ou d'autres Provinces de l'Europe, lorſqu'il eſt accompagné de pareils ſymptomes qui en montrent évidemment le mauvais caractère. Admettant une fois des fiévres malignes ſporadiques, il eſt clair que la contagion ne doit point entrer dans la définition des fiévres malignes en général. L'expérience journalière fait voir que les ſporadiques en ſont exemptes (*b*).

TROISIEME QUESTION. *Doit-on dire avec certains Auteurs* la fiévre maligne, *ou comme nombre d'autres*, les fiévres malignes : *ou ce qui revient au même, n'y a-t-il qu'une eſpéce de fiévre maligne, ou y en a-t-il pluſieurs ?* Il eſt certain qu'il ne faut point multiplier

---

(*a*) Voyez les pages 43 & 44.

(*b*) Mercurialis penſe de même. Une des différences qu'il établit entre les fiévres peſtilentielles épidémiques & les peſtilentielles ſporadiques, c'eſt que ces dernieres ne ſont pas contagieuſes. On voit bien qu'il emploïoit l'expreſſion *fiévre peſtilentielle*, dans le même ſens que nous celle de *fiévre maligne*.

les diſtinctions des fiévres ſans néceſſité; mais auſſi faut-il convenir que lorſque des fiévres auſſi graves ont une marche & pour ainſi dire une allure différente, & que de plus elles différent ſenſiblement entr'elles par les ſymptomes & le degré de danger, & même par le traitement qu'elles exigent, c'eſt aller au perfectionnement de notre art, que de donner des deſcriptions ſéparées de ces fiévres, & de ne les pas confondre. Partant de ce principe, je ne balance point à dire qu'on doit reconnoître différentes eſpèces de fiévres malignes, non ſeulement pour les épidémiques, les deſcriptions de ces ſortes de fiévres qui ont été publiées, le prouvent aſſez; mais même par rapport aux ſporadiques. Les obſervations qu'on trouve ſur ce ſujet dans le premier de ces Mémoires, prouvent, ſi je ne me trompe, ſolidement que ces fiévres offrent des différences très-remarquables, ſoit qu'on examine ſimplement les fiévres malignes ſporadiques d'un païs, ſoit qu'on compare entr'elles les fiévres malignes ſporadiques de différens païs. Cela étant ainſi, on ſent bien qu'il eſt important de donner des deſcriptions ſéparées de chacune de ces eſpèces de fiévres. Faute de l'avoir fait, les Auteurs ſont tombés & ont induit dans les erreurs de diagnoſtic les plus graves. On a dit, par exemple, que dans la fiévre maligne il y avoit peu de fiévre relativement à la gravité des ſymptomes; que dans cette fiévre le pouls étoit ſouvent naturel ou ſemblable au naturel; & ces obſervations, qui ne conviennent qu'à quelques eſpèces de fiévres malignes, ne peuvent être appliquées ſans erreur à d'autres eſpèces des mêmes fiévres.

SECTION QUATRIEME

Sur les fiévres dites ardente cholérique, cholérique, bilieuse, lente nerveuse.

SOUS le titre de fiévre *ardente cholérique*, Hoffman décrit en premier lieu le *cholera morbus*. Le cas qu'il expose au cinquiéme Paragraphe de l'article *enarrationes morborum*, se rapporte évidemment au cholera morbus spontané qu'on observe souvent ici dans les grandes chaleurs. L'étonnement qu'il témoigne de ce que le malade guérit en buvant contre son avis une grande quantité d'eau, confirme encore notre soupçon que cette maladie n'est point du tout commune dans le nord de l'Europe comme ici, & que cet homme illustre n'en avoit point de connoissances pratiques. En second lieu il décrit sous le nom de fiévre ardente cholérique moins aiguë, une espèce de fiévre tierce dégénérée en continue, dont les redoublemens sont remarquables par des anxiétés, des nausées, le vomissement, les déjections bilieuses, les tranchées, en un mot, par des symptomes *cholériques*, ou approchans de ceux du *cholera morbus*. Cette fiévre est la même que la fiévre *cholérique* de Torti. C'est la *fiévre bilieuse* de Stahl & de ses Disciples. Nous avons déja dit page 9 que cette fiévre n'est pas sporadique à Montpellier. Mais l'automne de 1765, que nous avons eu une épidémie de fiévres tierces de mauvais caractére, on en a observé de cette espèce.

Monsieur

Monsieur Pringle (*a*) ne paroît pas restreindre, comme Stahl & ses Disciples, la dénomination de *fiévre bilieuse*, à l'espèce de tierce intermittente dégénérée dont nous venons de parler. Il semble l'étendre à tout le genre de fiévres que nous appellons tierces dégénérées. Monsieur Tissot, dans sa Dissertation *de febribus biliosis*, paroît encore emploïer cette dénomination dans un autre sens. Il lui fait embrasser toutes les fiévres, tant bénignes que d'un mauvais caractére, qui sont rémittentes, & qui donnent des signes de putridité, d'une bile corrompue qui infecte d'abord les premieres voies, ensuite la masse du sang. La fiévre épidémique qui régna à Lausanne en 1755, & qu'il décrit sous le nom de fiévre bilieuse, ne se rapporte pas aux fiévres intermittentes dégénérées en continues : c'est une fiévre du genre des continues proprement dites.

La fiévre lente nerveuse d'Huxham est évidemment du genre des fiévres malignes. Cet Auteur célébre en distingue de deux espèces. Dans l'une il voit des signes manifestes de dissolution du sang, & il appelle ces sortes de fiévres *putrides malignes*. Dans celle qu'il appelle *lente nerveuse*, il pense que ce sont les humeurs lymphatiques & nerveuses qui sont affectées, & non le sang. On peut voir dans ses ouvrages les observations sur lesquelles il fonde cette distinction. La fiévre lente nerveuse d'Huxham a un rapport marqué avec l'espèce de fiévre qu'on appelle à Paris la *fiévre maligne* (*b*) : elle a aussi du rapport avec notre *fiévre maligne des jeunes gens*. Mais elle en différe en certains

(*a*) Maladies des Armées, 3e. part. chap. IV.
(*b*) Voyez Lorry *de melanchol.* tom. 1. p. 177.

points, entr'autres à raiſon des cauſes qui la produiſent ſuivant cet Auteur, & qui ne paroiſſent point du tout influer dans la production de notre fiévre maligne. Elle en différe encore à raiſon de l'éruption miliaire qui eſt familiére à la fiévre lente nerveuſe, & qu'on n'obſerve point ici.

SECTION CINQUIEME

Sur la diviſion des fiévres aiguës, qui ſe tire de leur type.

GALIEN dans ſon Traité des différences des fiévres, diviſe principalement les fiévres continues, à raiſon de leur marche ou ſynoque ou avec redoublemens, & ceux-ci marqués en quotidienne, tierce, double-tierce, ou quarte: & cette diviſion eſt aſſez conforme à ſon ſyſtême. Il vouloit qu'on tirât les principales diviſions des fiévres de leur eſſence, de la cauſe qui les produit. Et comme il penſoit que la marche ſynoque d'une fiévre, dépend de l'altération du ſang proprement dit, les accès ou redoublemens tierces, de la bile, les quotidiens, de la pituite, les quartes, de l'atrabile; il étoit naturel qu'il jugeât que cette diviſion des fiévres portoit effectivement ſur la nature de ces différentes fiévres, ſur les cauſes qui les produiſent.

L'ordre que j'ai ſuivi dans le premier de ces Mémoires, fait aſſez connoître que je penſe avec nos meilleurs Auteurs, qu'il eſt eſſentiel dans la deſcription particulière de chaque eſpéce de fiévre, de faire mention de la marche qu'elle a coutume d'obſerver. Mais qu'il y auroit de grands inconvéniens qu il ſeroit ſuperflu de détailler, à fon-

der leur deſcription ſur une telle diviſion.

Concluſion de ce Mémoire.

IL me reſte actuellement à réſumer en peu de mots les principaux objets de ce Mémoire, & à raſſembler ſous un point de vûe, les raiſons qui m'ont déterminé à fonder, comme j'ai fait dans le premier Mémoire, la deſcription des fiévres continues eſſentielles aiguës, ſur leur diviſion générale en bénignes & malignes. On ſçait déjà le jugement que nous portons ſur leur diviſion en ſimples, putrides, ardentes & malignes. Nous avons fait voir que dans l'origine la diſtinction des fiévres en ſimples & putrides, étoit fondée ſur une ſuppoſition gratuite. Nous avons obſervé combien d'idées différentes on avoit attaché ſucceſſivement, & on attachoit encore à cette dénomination *fiévres putrides* ; qu'il s'en falloit beaucoup que les Auteurs ne fuſſent d'accord entr'eux & avec la nature ſur les ſignes diſtinctifs de ces fiévres ; que les uns appelloient évidemment ardentes, des fiévres que d'autres nommoient putrides ; que nos fiévres putrides ſeroient ailleurs des fiévres continues ſimples ; que les fiévres putrides d'autres païs, ſeroient nommées ici fiévres malignes ; qu'à conſulter l'enſemble des ouvrages d'Hipocrate, il eſt clair que chez cet Auteur ces expreſſions *fiévres aiguës*, *fiévres ardentes*, ſont ſouvent ſynonymes, & que la dernière embraſſe toutes les fiévres continues aiguës dangereuſes & meurtrières ; que Galien, quoique ſouvent d'accord avec Hipocrate ſur ce point, avoit néanmoins dans pluſieurs endroits de ſes ouvrages, reſſerré, pour ainſi dire, l'idée de la fiévre ardente,

tant en en donnant des ſignes diſtinctifs tirés de la ſeule théorie, qu'en introduiſant d'autres eſpéces de fiévres aiguës dangereuſes, telles ſur-tout que la ſynoque putride; que la foule de ſes copiſtes l'avoit imité en cela, ſuppoſant toujours fauſſement que ſur ce point ſa doctrine étoit conforme à celle d'Hipocrate; que les Modernes avoient encore augmenté la confuſion; que leurs fiévres malignes avoient été traitées par les Anciens ſous le nom de fiévres ardentes; que Galien même nommoit quelquefois ardentes malignes, les fiévres aiguës pernicieuſes; que les Modernes avoient donc eu tort de copier les Anciens ſur les fiévres ardentes, & de parler des fiévres malignes comme d'eſpéces de fiévres aiguës diſtinctes & ſéparées des premières; qu'enfin il étoit néceſſaire de revenir ſur nos pas, à moins de vouloir perpétuer l'embarras & la confuſion qui ne régnent que trop dans les ouvrages que nous avons ſur cette matière, & qu'il falloit opter, ou abandonner dans les écrits, comme dans la pratique, l'expreſſion *fiévres ardentes*, & décrire toutes les fiévres aiguës dangereuſes & meurtrières, ſous la dénomination générale de *fiévres malignes*. Ou retenant le langage des Anciens, les décrire ſous le nom de *fiévres ardentes*. Ou même encore, donnant plus d'étendue au ſens de cette dernière expreſſion, lui faire embraſſer toutes les fiévres aiguës, & pour lors diviſer, comme l'a fait Galien dans quelques endroits, les fiévres ardentes en bénignes & malignes. On voit bien que ces trois diviſions générales des fiévres aiguës, ne différent que par l'énoncé, & que dans le fonds elles reviennent parfaitement au même.

Le premier avantage de notre diviſion générale

des fiévres aiguës en bénignes & malignes, c'est que dans le fait, dans la pratique, elle se trouve à peu près établie en France, sur-tout à Montpellier. On n'y parle point de fiévres ardentes chez les malades : les fiévres aiguës n'y sont guéres caractérisées que sous les noms de putrides & de malignes. Or dans le fait, & comme nous l'avons déjà fait remarquer, la dénomination de putride est ici dans la pratique, à peu près synonyme avec celle de bénigne. Il est vrai que dans les écrits, dans les leçons, pliant sous le joug de l'autorité, on ne manque pas de parler aussi de la fiévre ardente; on ne manque pas de dire que la fiévre putride est dangereuse, quelquefois mortelle. Mais il n'en est pas de même chez les malades. D'ailleurs la saburre des premières voies, & les signes qui l'indiquent, se rencontrent également, suivant la doctrine de nos Auteurs, soit dans les fiévres putrides, soit dans les fiévres malignes. A quels signes distingue-t-on donc ici les premières de celles-ci? Dans le fait on ne reconnoît les fiévres malignes qu'aux signes qui annoncent un danger manifeste, tels que l'assoupissement, les soubresauts des tendons, les parotides, &c. Les plus habiles possédent un grand nombre de ces signes qui leur servent à *suspecter*, souvent même à *reconnoître* avec certitude le caractére de ces fiévres, dans le commencement. Les moins habiles n'en possédent qu'un petit nombre. Il leur arrive souvent qu'aïant nommé une fiévre *putride* dans la plus grande partie de son cours, ils ne la nomment *maligne* que tout à la fin, lorsque l'éruption d'une parotide symptomatique, de taches pourprées, un pouls très-mauvais, ou autres signes de cette espéce, annoncent une mort prochaine.

Dans le fait on ne reconnoît donc les fiévres malignes, qu'à l'enſemble des ſignes qui annoncent un danger manifeſte, & on ne doit point demander ici de ſigne pathognomonique : car pour ce qui concerne le pouls naturel, la marche inſidieuſe dont on parle dans tant de livres, nous avons fait voir combien il ſeroit déplacé de caractériſer ou définir les fiévres malignes par de tels ſignes. La peſte elle-même n'eſt-elle pas une fiévre maligne ? J'en appelle à tous les Médecins; quel eſt l'homme ſenſé, qui connoiſſant les deſcriptions que nous en avons, n'en tirera pas le caractère de ſa marche très-aiguë, & de l'enſemble des ſymptomes formidables qu'elle préſente. La définir par le pouls naturel ou ſemblable au naturel, la définir par ſon caractére inſidieux, ne ſeroit-ce pas, comme nous l'avons dit plus haut, en parlant des fiévres malignes, donner préciſément l'exception pour la régle.

Le ton tranchant & décidé, impoſant au peuple de tous les états, mene bien à la fortune; mais ce n'eſt pas toujours le ton de la vérité. Il faut donc être de bonne foi & ſouvent modeſte dans une profeſſion telle que la notre, & ſur-tout dans le cas dont il s'agit ici. Il faut avouer ſans détour que les fiévres bénignes & malignes, ne ſont pas toujours caractériſées dès leur commencement de maniére à ne pouvoir s'y méprendre. Il n'en eſt pas de ces fiévres comme d'autres maladies, telles que la pleuréſie, le cholera morbus, la dyſenterie, qui ſont conſtamment accompagnées des ſymptomes qui les caractériſent. Il y a des fiévres malignes dévelopées dès leur début ; il y en a qu'on ne peut que ſuſpecter dans leur commencement; il y en a même, mais

elles ſont rares, qui à en juger ſur l'état préſent de nos connoiſſances, marchent dans leur commencement tout-à-fait ſous les apparences d'une fiévre bénigne. Bien plus, il y a des fiévres qui étant dans le fonds d'un caractére aſſez bénin, débutent d'une manière à faire craindre pour leurs ſuites, les Médecins les plus habiles. Il faut convenir de ces faits. Il faut être ordinairement fort réſervé à porter un jugement décidé ſur le caractére d'une fiévre aiguë commençante; il ne faut point ſur-tout accuſer témérairement ſon confrére, de s'être mépris ſur le caractére d'une telle fiévre, dans ſon commencement. Mais il ne faut pas dire pour cela que notre diviſion générale des fiévres aiguës en bénignes & malignes doit être rejettée; puiſque les inconvéniens dont nous venons de parler, tiennent à la nature même de ces fiévres, dont la forme n'eſt rien moins que conſtante, & qui différent les unes des autres par des nuances infinies. On doit remarquer d'ailleurs que ces inconvéniens ne nous ſont point particuliers. La diviſion des fiévres aiguës en putrides & malignes, qu'on ſuit ici dans la pratique, ne différe de la notre que par l'énoncé (*a*), & par les fauſſes idées de théorie qu'on y attache. Et les inconvéniens dont nous venons de parler, ſeroient infiniment multipliés, ſi l'on vouloit s'obſtiner à retenir la diviſion des mêmes fiévres en putrides, ardentes & malignes.

Si l'on veut bien ſe rappeller que les fiévres malignes des Modernes ont été traitées par Hipocrate, & par Galien dans nombre de ſes ouvrages, ſous le nom de fiévres ardentes: que celui-

(*a*) Voyez ce qui a été dit ſur ce ſujet page 78.

ci donnant même quelquefois à l'expreſſion *fiévres ardentes*, la même étendue que nous à celle de *fiévres aiguës*, il diviſe enſuite les fiévres ardentes en bénignes & malignes: on doit convenir que notre diviſion générale des fiévres aiguës, ne s'éloigne guére de ces idées des Anciens, & que nos fiévres malignes ſont préciſément les ardentes malignes de Galien. Mais les travaux des âges intermédiaires ont mis ce ſiécle à portée de perfectionner cette diviſion générale des fiévres aiguës, en ſous-diviſant les fiévres bénignes & malignes en différentes eſpéces qui ont une marche, des ſignes particuliers qui les caractériſent. Suivant nos remarques, ces ſous-diviſions des fiévres aiguës, pour être bien faites & conformes à l'obſervation, ne doivent point être les mêmes par-tout. On ne doit point perdre de vûe les différences remarquables des fiévres aiguës ſporadiques de différens Païs: & tout bon traité des fiévres, doit contenir à part une deſcription exacte de ces fiévres, telles qu'on les obſerve dans le Païs où l'on écrit. Ce même traité doit contenir auſſi des remarques ſur les différences des fiévres aiguës ſporadiques de différens Païs, qui aïant toujours entr'elles un rapport marqué pour le fonds des ſignes qui en caractériſent le danger ou la bénignité, ont néanmoins des ſymptomes particuliers qui les diſtinguent. Enfin ce même traité doit encore contenir une deſcription des principales eſpéces de fiévres épidémiques, tirée des Auteurs qui les ont obſervées; & comme nous l'avons déja dit, page 60, la deſcription de ces fiévres, rentrera ſouvent dans celle des fiévres ſporadiques de différens Païs.

